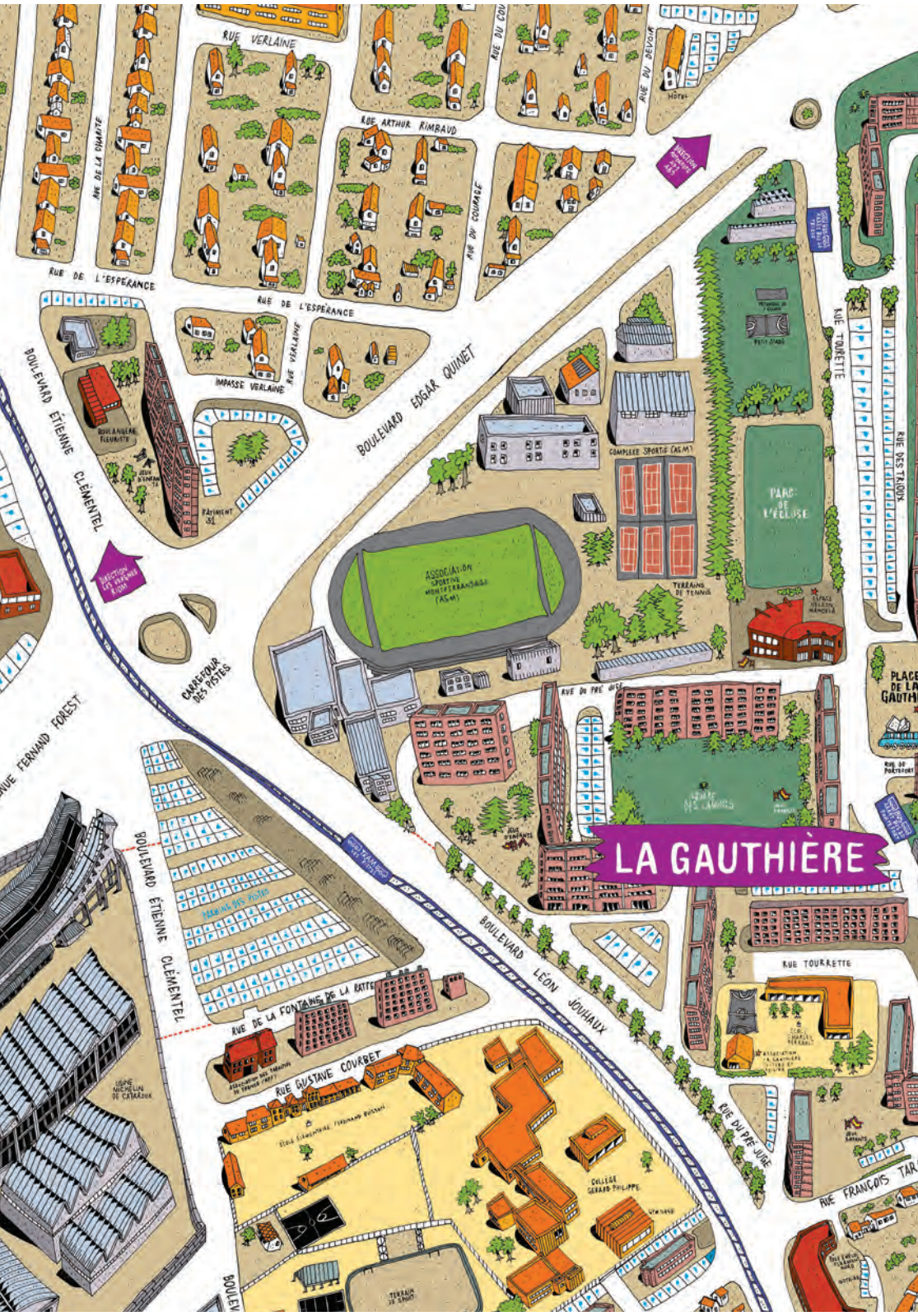




AVANT L'ARCHITECTURE

UNE PROGRAMMATION
HABITÉE



LA GAUTHIÈRE

AVANT L'ARCHITECTURE UNE PROGRAMMATION HABITÉE

Esther Guillemard

Suzie Passaquin

■■■ Collection *Réflexions en partage*

Ministère de la Transition écologique et solidaire
Ministère de la Cohésion des Territoires et des Relations avec les Collectivités
territoriales
Direction générale de l'aménagement, du logement et de la nature
Plan urbanisme construction architecture
Grande Arche de La Défense
92055 La Défense Cedex

Directrice de la publication : Hélène Peskine, secrétaire permanente du PUCA

Pilotage de l'action :

Bertrand Vallet, François Ménard, Michel Lefeuvre chargés de projets

Coordination éditoriale :

Bénédicte Bercovici, chargée de valorisation

Conception graphique, mise en page :

Bénédicte Bercovici

Couverture : Elza Lacotte

Site internet : www.urbanisme-puca.gouv.fr

Twitter : @popsu_puca

ISBN 978-2-11-138167-4

ISSN 2649-4949

2019

SOMMAIRE

- 05 **Préface**
- 09 **Fiche résumé**
- 11 **Chapitre 1**
Il était une fois la ZUP
Bons baisers de la Gauthière
- 19 **Chapitre 2**
5 rue des jardiniers
Zone Ultra Puissante
Comme un feu de paille
« Make soup not war »
Quel chantier...
- 35 **Chapitre 3**
Central Park à la Gauthière
Des arbres qui se mangent
Pelleteuse et lentilles corail
Un peu de douceur...
L'offre la mieux disante
Un nouveau départ
- 51 **Cahier Photos**
- 73 **Postface**
- 81 **Les auteures**

PRÉFACE

Rénover un quartier en en démolissant une partie ? Pourquoi pas, après tout, en contexte détendu, lorsque les formes héritées n'ont plus la faveur des nouveaux ménages ni des élus. C'est le principe – la doctrine diront certains – de la rénovation urbaine telle qu'elle est projetée dans ce quartier de Clermont-Ferrand où vont intervenir les deux architectes auteures de ce livre.

Mais démolir n'est pas faire le vide. C'est donner la possibilité d'inventer de nouveaux espaces : ouverts, publics, communs, c'est selon, ou tout cela à la fois. C'est aussi accueillir des équipements ou les services manquant, ceux qui font défaut au quartier ou à la ville.

Pour cela il faut réfléchir, imaginer, concevoir...

Mais cela peut-il se faire sans les intéressés, les habitants, les usagers ? Cela peut-il s'envisager sans prendre le temps de les rencontrer, d'échanger, de tisser des liens qui formeront la trame d'un projet partagé, sans se lancer avec eux, jeunes ou vieux, dans des projets éphémères, germes d'ambitions plus grandes et moments d'apprentissages croisés ?

Non, répondent les membres de l'équipe constituée par Patrick Bouchain autour de Notre Atelier Commun.

Mais pour mettre cela en œuvre, il faut du temps... et de l'argent. De quoi permettre à deux jeunes maîtres d'œuvres, architectes à l'aube de leur carrière, de s'installer pour un temps significatif dans le quartier. Cela exige une certaine confiance, de la part de la collectivité maître d'ouvrage.

Conditions réunies ici mais dans un équilibre précaire, fragile, et dont le lecteur verra qu'il finira par se défaire à la toute fin de l'exercice.

Entre temps, une expérience. Mieux : une aventure.

C'est celle-ci que restitue cet ouvrage, avec le savant dosage de subjectivité et de

réflexivité qui sied à tout retour d'expérience, surtout lorsqu'il s'agit d'une expérience humaine.

Alors, comment cette ambition - celle du « faire avec » - a-t-elle passé l'épreuve du projet urbain ? Au lecteur de le découvrir. Mais disons d'entrée de jeu que le terme « épreuve » n'est pas ici un vain mot. Car c'est bien de cela dont il est fait le récit ici, de la joie « éprouvée » lors des moments de grâce où l'action collective porte ses fruits, à de véritables « épreuves » lorsque le conflit émerge là où l'on ne l'attendait pas, lorsque la violence du monde s'invite et fait voler en éclat ces liens que l'on pensait faits de proximité, « épreuve » encore lorsque les cadres et procédures traditionnelles de l'urbanisme opérationnel se rappellent à l'équipe et se referment telles les mâchoires d'un piège qu'on pensait avoir évité, « épreuve » enfin, lorsqu'il s'agit de prendre congé d'une aventure qu'on aurait aimée plus féconde avec le sentiment que la partie aurait pu se terminer autrement.

Au-delà, donc, du vécu personnel qui nous est livré ici, s'esquissent les grandes questions qui se posent aujourd'hui à ceux qui essaient de faire la ville autrement, qui essaient de la faire non pas pour ses habitants et citoyens, mais avec eux et pour la vie à venir. Car, si la rhétorique de l'urbanisme participatif est aujourd'hui bien installée dans le paysage de l'action publique urbaine et dans le discours des professionnels, sa mise en œuvre reste une gageure, tant elle semble encore heurter les cadres procéduraux existant, tant les tensions qu'elle peut révéler ou générer sont vives. Elle requiert patience et opiniâtreté, réclame un apprentissage qui ne pourra se faire sans les multiples retours d'expériences, heureuses ou malheureuses, de ceux, individus ou institutions, qui s'y seront essayés. Se formera alors ce qu'en paraphrasant l'écrivain Manuel Vázquez-Montalbán on appellera « la mémoire savante des peuples », celle qui porte en elle les leçons de l'apprentissage du vivre ensemble dans des sociétés jetées dans le bain de l'Histoire et le grand brassage des villes.

Puisse cet ouvrage y contribuer.

NAC (Notre Atelier Commun)

a été créé en 1999 par Patrick Bouchain, constructeur et scénographe. Depuis sa création, Notre Atelier Commun mène des projets liés au paysage, à l'architecture et à la ville qui questionnent la dimension sociale, culturelle et environnementale de l'acte de construire. Autour d'une équipe d'architectes, d'élus, d'artistes, d'usagers, etc., l'atelier s'est donné comme mission la recherche, la transmission et l'accompagnement de projets.

FICHE RÉSUMÉ

- Durée de la mission : de janvier 2014 à décembre 2016
- Lieu : quartier de la Gauthière, 63100 Clermont-Ferrand (5000 habitants)
- Commanditaire : la ville de Clermont-Ferrand
- Contrat : une convention annuelle votée en conseil municipal et reconduite deux années de suite entre l'association Notre Atelier Commun et le maire de la Ville de Clermont-Ferrand
- Points singuliers : banlieue urbaine, multi-culturalisme, mixité sociale, logements sociaux, pauvreté, chômage, histoire ouvrière, forte présence du végétal
- Budget : 120 000 € TTC par an financé par la ville ainsi qu'une subvention de 10 000 € la première année puis de 5000 € la deuxième par le PUCA
- Recrutement de l'équipe : candidature spontanée par cartes postales

CHAPITRE 1

Il était une fois la ZUP

En arrivant par le Nord à Clermont-Ferrand, les anciennes pistes d'essai Michelin dressent leur silhouette de béton face aux collines, véritable signal pour les voyageurs et les Clermontois, elles rappellent le rôle qu'a joué l'entreprise de pneumatiques dans le développement de ce territoire. À Clermont-Ferrand, cité de l'empire Michelin, l'usine est restée en ville. Elle a à la fois détruit et façonné le tissu urbain au rythme de son expansion.

La Gauthière est là, à une petite demi-heure du centre-ville en tramway à pneu, enserrée entre deux sites de production Michelin, le quartier de petites maisons ouvrières de la Plaine et la vieille cité médiévale de Montferrand, jadis rivale de Clermont.

Construit à la fin des années soixante, le quartier de cinq mille habitants est la première ZUP, « Zone à Urbaniser en Priorité », bâtie à Clermont-Ferrand.

Conçus selon une trame urbaine parfaitement orthogonale, les immeubles rapidement construits ont gommé l'histoire du territoire qui les a accueilli : les champs d'angélique et les fermes ont été supprimés, la rivière et les marécages ont été enterrés.

La Gauthière ressemble à un quartier de grands ensembles comme beaucoup d'autres, avec une histoire assez commune. Sa première vie est celle, plutôt satisfaisante, d'un quartier populaire avec une vraie mixité où se mêlent copropriétés et logements sociaux. Les gens qui y vivent ne sont pas forcément de condition modeste : il y a bien sûr beaucoup d'ouvriers travaillant dans les usines Michelin voisines, mais ils cohabitent avec des professeurs, des inspecteurs des impôts, des militaires, des étudiants, etc. « C'était quelque chose la ZUP ! C'était vivant, le centre commercial faisait le plein » racontent les habitants qui ont connu cette époque.

Puis, peu à peu, les choses se délitent. Ceux qui avaient le choix d'habiter ailleurs sont partis et seuls les plus pauvres sont restés. Les vagues d'immigrations se su-

cèdent, souvent au gré des conflits qui secouent le monde. La mixité sociale et le bien-vivre ensemble laissent place à une forme d'enclavement, de repli communautaire et à une dégradation du cadre de vie.

Avec l'entrée dans le nouveau millénaire, la Gauthière devient avec quatre autres quartiers de Clermont-Ferrand, un quartier ciblé par l'«ANRU», l'Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine. Ces quartiers, identifiés comme prioritaires, vont faire l'objet d'une politique spécifique de l'État dans le cadre des grands programmes de rénovation urbaine lancés dans toute la France.

L'idéologie qui prévaut alors au sein de l'ANRU est que pour renouveler les ZUP, il faudrait en démolir une partie. Plusieurs études sont réalisées, elles proposent d'ouvrir le quartier et de «dé-densifier» son cœur. Les trois tours, architectures emblématiques du quartier, dont les locataires sont devenus ingérables pour les bailleurs et le centre commercial situé en rez-de-chaussée considéré lui aussi comme problématique et mal fréquenté, sont pointés du doigt.

La sentence tombe. Le bailleur social reloge les habitants des bâtiments condamnés, à la Gauthière ou ailleurs. Ceux qui tardent à partir se retrouvent parfois les derniers occupants d'une cage d'escalier désertée. Les quelques commerces qui subsistaient ferment leurs rideaux métalliques.

Tous les occupants partis vivent l'heure de la démolition. A partir de 2012, les bâtiments sont grignotés pendant des mois. Nouvelle table rase. Un nouveau «centre commercial» plus petit que celui détruit est reconstruit sur un autre emplacement. Il est composé de 5 commerces dont certains présents dans l'ancien centre commercial : pharmacie, boulangerie, kebab, PMU et deux petits supermarchés. Initialement prévu en bordure du quartier, le long d'un boulevard très passant, il aurait pu être un facteur d'ouverture et d'attractivité. Mais les plans sont refusés au dernier moment et il sera finalement orienté dans une position de repli sur le quartier. L'offre commerciale plus restreinte prive également le quartier de lieux de rencontres précieux (le coiffeur, etc.).

La même année, à quelques encablures de là, «l'Ecluse», lieu municipal mis à la disposition des associations locales, va également connaître une fin malheureuse. La dérive de l'une des associations utilisant le lieu conduit la municipalité à prendre la décision radicale de raser le bâtiment.

Le mécanisme est violent. Avec l'argent disponible de l'ANRU, une nouvelle maison de quartier sera reconstruite à la place. Le problème est résolu temporairement en effaçant les lieux où il s'est exprimé.

Coup sur coup, ces démolitions successives ont cassé les lieux du vivre ensemble dans le quartier, provoquant une perte de repères.

Le quartier souffre d'une rupture sociale et urbaine que la rénovation, comme elle est alors conduite, ne peut réparer et qu'elle a même d'une certaine manière contribué à amplifier.

Les démolitions sont terminées et la colère gronde à la Gauthière. Le quartier est secoué par des émeutes suite à la mort de l'un de ses habitants, Wissam El Yamni. Interpellé par la police, pendant la nuit de la Saint Sylvestre, le jeune homme de 30 ans plongé dans le coma vient de succomber à ses blessures à l'hôpital. Les circonstances de son arrestation sont très controversées¹ et ce drame est l'étincelle qui met le feu aux poudres. La Gauthière va être l'épicentre d'une révolte qui se propage dans les autres quartiers. Elle connaît alors plusieurs nuits de tension : voitures brûlées, CRS qui encerclent le quartier, couvre feu, hélicoptères qui braquent leurs projecteurs à l'intérieur des logements... Ces moments sont d'une rare violence pour les habitants qui ne reconnaissent plus leur quartier.

Le quartier souffre d'une image négative et les promoteurs, déjà frileux auparavant, ne souhaitent plus investir ici. La reconstruction se fait attendre. La ville propriétaire du terrain, est en incapacité de financer immédiatement un projet et n'a pas de programme pour ce site. Chez les habitants, le sentiment de désillusion grandit, et pour les élus la situation appelle de nouvelles pratiques : des réponses durables pour le devenir de ces quartiers qui ne se trouvent pas dans des réponses uniquement « techniques ».

¹ La mise en examen des deux policiers ayant procédé à l'arrestation sera annulée en 2015 par la chambre d'instruction de Riom. L'enquête comporte encore de nombreuses zones d'ombre.

Bons Baisers de la Gauthière

Novembre 2013. Diplômées respectivement des écoles d'architecture de Lyon et Grenoble depuis quelques mois, nous cherchons du travail et aussi la direction dans laquelle avancer en tant que jeunes architectes.

Entre l'Inde, le Pérou, l'Italie pour l'une, le Japon et la Turquie pour l'autre, nous avons eu la chance de voyager, de travailler et de vivre des expériences qui ont forgé notre conviction que la finalité du métier d'architecte ne réside pas uniquement dans la conception d'un bâtiment, et partageons une sensibilité commune pour la dimension sociale de l'architecture.

De retour à Lyon, la ville qui nous a vu grandir, nous occupons notre temps libre en allant à la rencontre d'architectes pour réaliser des séries d'interviews publiées sur un site internet (architects i met - www.architectsimet.com). Véritable carnet de rencontres et lieu de partage d'expériences, cette initiative a débuté lors d'un voyage à San Francisco en 2012, où Suzie et une amie ont arpenté la ville avec pour seul guide de voyage les témoignages des architectes qui la construisent.

Dans ce cadre-là nous rencontrons Patrick Bouchain et Loïc Julienne, de passage à Lyon pour une conférence à l'École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre. Après une heure de discussion autour d'une tarte aux pralines, nous sommes enthousiasmées par ces paroles engagées et optimistes d'architectes dont nous admirons le travail et l'état d'esprit.

Au fil de la discussion, nous les interrogeons sur leurs projets actuels. Nous saisissons quelques bribes d'un potentiel projet à « la Gauthière » à Clermont-Ferrand. Il semble y être question d'un terrain vague dans un quartier populaire, de ses possibles devenir et d'une « université foraine ».

Notre curiosité est piquée. Sur internet la recherche d'images associée au mot clé Gauthière est édifiante : des flammes, des palissades taguées, des CRS... tous les attributs de la banlieue en crise. Nous décidons de nous faire notre propre avis sur la question en nous rendant sur place.

Il fait froid. Sur la route depuis Lyon, nous avons trouvé la neige. Nous mettons les pieds à Clermont-Ferrand et à la Gauthière pour la première fois.

Le terrain vague que nous cherchions est là, grand, vide, une respiration au milieu des barres d'immeubles. Plutôt bien entretenu, couvert de gazon, de quelques fleurs sauvages et d'un pin majestueux, seul élément accrochant le regard. L'espace est ceinturé par des lisses en bois qui lui donnent un côté champêtre, elles sont peintes et décorées. Sur les immeubles qui nous cernent à 360 degrés, quelques écriteaux «à vendre» sont accrochés aux fenêtres.

Le calme. Difficile d'imaginer qu'à cet emplacement s'élevaient trois tours de 15 étages, abritant une centaine de logements et un centre commercial animé. La démolition a enfoui les traces de cette histoire. Pas complètement. À un angle du carré presque parfait que représente cet îlot, il reste ce qui semble être un vestige. Un petit édifice de plain-pied, dont la façade triste est égayée par des bandes colorées. Un panneau municipal indique «centre d'animation».

Nous avons rendez-vous avec les membres du comité de quartier, contactés pendant le trajet. Ils nous reçoivent dans leurs locaux et discutent avec passion de la Gauthière. Ils savent que des architectes doivent arriver prochainement pour travailler sur «l'îlot central» comme les gens l'appellent ici.

Nous poursuivons notre visite, en essayant de nouer la discussion avec les rares passants que nous croisons. Nous les interrogeons sur leur vie dans le quartier et sur ce qu'ils pensent du devenir de ce terrain.

Nous dessinons, prenons des photos. Avant de partir, nous nous arrêtons au «centre commercial», À la boulangerie, le gérant se dit déjà prêt à faire des sandwiches pour les ouvriers du futur chantier et au PMU, nous nous laissons offrir une bière par Phan, retraité Michelin.

Nous reprenons la route pour Lyon. Les clefs de voiture sont restées sur le moteur tout l'après-midi. Pour un quartier «chaud», la Gauthière nous semble plutôt accueillante.

En rentrant, nous éditons une série de cartes postales à partir des photos prises pendant la journée. On y ajoute dessus «bons baisers de la Gauthière» comme pour montrer que ce quartier est un ailleurs qui vaut le détour.

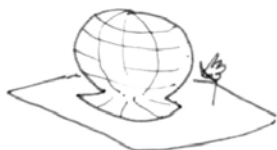
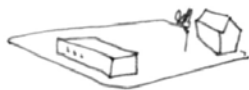
Pendant deux semaines, nous en enverrons une quotidiennement à Loïc Julienne et Patrick Bouchain à Paris, pour leur dire que la Gauthière nous a plu et que l'on s'y verrait bien travailler.

Décembre 2013. À Clermont-Ferrand, lors du dernier conseil municipal de l'année, la convention d'un an entre Notre Atelier Commun (NAC) et la Ville est votée.

À Lyon, le téléphone sonne. C'est Loïc Julienne qui nous annonce que nous sommes embauchées toutes les deux pour travailler à la Gauthière. Nous acceptons les conditions du contrat : CDD de 10 mois, deux mi-temps de 26 heures, un SMIC et surtout habiter à la Gauthière.

Avant de nous installer à Clermont-Ferrand, nous faisons un détour par Rennes, pour rencontrer notre consœur Sophie Ricard. C'est l'occasion de se familiariser un peu plus avec la démarche de l'Université Foraine que nous allons animer, même si la similarité de philosophie du projet va de pair avec la dissonance des situations.

Patrick Bouchain et Loïc Julienne nous évoquent ce qu'ils imaginent à La Gauthière d'une manière très ouverte et non directive. Les règles du jeu sont simples : habiter le quartier et y tenir une permanence architecturale pour coconstruire un programme pour le cœur du quartier. Proposer des rencontres et des ateliers pour aider les habitants à sortir de la parole normative, les amener à exprimer leurs besoins et leurs idées, ouvrir le champ des possibles. En parallèle, organiser des rencontres sur des grands sujets préparatoires à l'action sur le terrain pour mettre en mouvement un réseau d'habitants et d'acteurs locaux.



CHAPITRE 2

5 rue des jardiniers

Janvier 2014, nous quittons Lyon pour Clermont-Ferrand. Première étape, trouver un logement. Les bailleurs sociaux nous proposent 4 appartements parmi leur parc de logements dans le quartier. De cages d'escalier en ascenseurs, les visites sont une première immersion dans l'intimité des habitants. Un premier appartement étriqué à la décoration chargée; un second où les occupants semblent souffrir d'un profond mal être et où l'on n'a eu qu'une hâte, fuir; un troisième dans un état plus que mauvais... Soulagement, le quatrième est le bon. Une maman avec son bébé dans les bras nous accueille, l'appartement est baigné de lumière. Nous faisons à peine attention au lino de mauvaise qualité et à la tapisserie triste. Le logement est grand et nous permet d'avoir une chambre en plus pour accueillir ceux qui viendront ponctuellement travailler avec nous. Dans le salon une fenêtre généreuse nous offre une vue splendide avec soleil couchant sur le Puy de Dôme, le volcan endormi qui veille sur Clermont, et sur le terrain vague de l'îlot central, l'objet de notre présence.

C'est officiel nous emménageons au 5 rue des jardiniers. C'est drôle, ici, toutes les rues ont des noms bucoliques, ultimes traces du passé champêtre du lieu : rue du colombier, rue du pré de l'angélique... ou bien des noms industriels : square des laminés, rue de la grande combaude... qui nous rappellent, au cas où on l'aurait oublié, que les usines Michelin ne sont pas loin.

Habiter un logement social est une première pour nous, tout comme vivre dans une ZUP. Cet appartement sera l'extension de notre lieu de travail et nous sommes convaincues qu'emménager dans le quartier sera un précieux sésame pour comprendre le territoire et entrer en dialogue avec ses habitants.

Dans le même temps, d'autres clefs nous sont remises, celles de notre atelier situé sur la friche à aménager, au cœur du quartier, dans le dernier vestige de la démolition. Le bâtiment abrite déjà une crèche, et le centre d'animation qui dans quelques mois déménagera dans un équipement flambant neuf.

Une pièce d'une trentaine de mètres carrés, ancienne salle de musculation, est mise à notre disposition. Certes à côté de la sortie de secours du bâtiment, mais peu importe cela nous offre une entrée indépendante. Surtout deux fenêtres nous donnent une belle ouverture sur l'îlot et permettent l'observation de ses usages et de ses usagers. Cet espace sera notre lieu de travail, de réunion avec tout le monde, là où se discute et s'élabore le projet à venir.

Nous voulons en faire un lieu de vie, un lieu d'hospitalité. Nous récupérons quelques meubles, installons une cafetière, repeignons les murs, aménageons l'espace. Au mur, une vue aérienne géante du quartier et de ses alentours prend place, elle sera un support de discussion inépuisable avec les visiteurs. À l'extérieur, un affichage signale aux passants notre arrivée et les invite à venir nous rencontrer. Déjà, les volets ouverts marquent une nouvelle occupation des lieux.

Nous sentons que notre arrivée est quelque peu précipitée, l'accueil n'a pas été vraiment organisé. En pleine période d'élections municipales, les candidats à l'origine de la commande politique ont une obligation de réserve et restent en retrait du projet. Notre arrivée ne fait l'objet d'aucune communication officielle, et il nous est conseillé d'éviter la presse jusqu'aux élections.

La logistique n'a pas été anticipée non plus. Pendant quelques semaines nous partageons notre local avec une association et attendrons plusieurs semaines avant que la ville nous raccorde à son réseau internet.

Heureusement quelques personnes sont tout de même là pour nous accueillir : l'équipe du centre d'animation qui nous permet de mettre un pied dans le quartier, et en particulier son directeur Joël qui sera notre interlocuteur privilégié et principal soutien. Issu de l'éducation populaire, il est animé par les questions de « pouvoir d'agir » et de développement social urbain. Joël va être un guide précieux parmi les divers services de la collectivité.

Les réunions s'enchaînent. Le vide du terrain contraste avec le plein d'interlocuteurs que nous rencontrons : en premier lieu l'équipe et les usagers du centre d'animation qui nous héberge, les multiples représentants associatifs, nos voisins, notre gardien d'immeuble, l'école d'art qui a préfiguré le projet et incité à la venue de l'Université foraine, les services municipaux de l'urbanisme et de la vie associative, le « Comice » un regroupement d'associations et d'institutions du quartier.

Ce vide est le lieu de nombreuses attentes : des élus, des services chargés du développement, des partenaires et bien sûr des habitants. On entend que ces derniers ont subi les projets de rénovation précédents et que certains attendent une démarche qui les inclurait davantage. Comme base de travail, seuls quelques projets vagues de la ville nous sont transmis : construire une nouvelle crèche à la place de celle existante et construire un nouveau bâtiment pour le pôle de services provisoirement installé dans des algécos à deux pas de l'îlot.

Nous apprenons à présenter avec nos propres mots la démarche que nous souhaitons mener, travailler sur le quartier et associer ses habitants. Et ses tâtonnements : nous avons une année pour ouvrir le champ des possibles, rien n'est figé ni déjà écrit. Adrien, stagiaire en école d'architecture, nous accompagne dans ces premiers moments d'installation. Il réalise une très grande maquette en bois du terrain et de ses alentours, premier support de médiation permettant de comprendre l'échelle du site. Le vide de l'îlot nous paraît vraiment immense.

Zone Ultra Puissante

Nous nous sentons un peu désarmées par le flou et l'ampleur de la commande. La préparation du premier temps fort proposé par NAC nous permet de rentrer dans l'action. L'évènement aura pour thème la santé et le soin et marquera aussi le lancement officiel de l'Université Foraine (UFO).

La santé est en effet le premier sujet qui émerge du territoire. Des médecins qui exercent sur le quartier souhaitent depuis longtemps investir dans un projet de maison médicale pluridisciplinaire. L'opportunité d'une réflexion autour de la santé et d'un programme architectural unique pour le quartier avait été évoquée avant notre arrivée avec les élus et Patrick Bouchain. Mais les médecins, usés par les promesses non tenues de la ville, refusent et choisissent un autre architecte pour réaliser leur projet. La ville leur vend la parcelle qu'ils désirent sur l'îlot : à l'angle de la place du marché, à l'opposé de ceux qui tiennent les murs. Pour répondre à leur volonté de se regrouper avant la fin de l'année, la ville leur propose de les accueillir provisoirement dans les locaux du centre d'animation une fois que celui-ci aura été ménagé. Nous les sollicitons pour le premier évènement que nous organisons, afin

qu'ils présentent leur projet et que l'on débâte du sens d'un centre de soin dans une ZUP au 21^{ème} siècle. Ils déclinent : « c'est un projet privé qui doit le rester ».

Malgré ce premier revers, nous allons à la rencontre des intervenants au hasard des recommandations et de nos recherches. Ils nous transmettent un bref état des lieux de la santé dans le quartier : diabète, obésité, souffrance, santé mentale, beaucoup d'employés du bâtiment, nonaccès au soin pour des raisons financières, un facteur interculturel à prendre en compte... Notre réseau est à constituer et l'exercice est nouveau pour nous.

L'évènement arrive. Patrick Bouchain, Loïc Julienne et Sébastien Eymard de NAC ont fait le déplacement.

« Aujourd'hui on ouvre cet atelier, la première cité de chantier de cet endroit que nous allons aménager ensemble. Il n'y a pas mieux que vous pour inventer son programme. (...) On va rester longtemps, car c'est le temps long qui nous permettra de faire des choses ensemble. »

Extrait du discours inaugural de Patrick Bouchain — 18 février 2014

Il y a du monde regroupé sur l'îlot autour de la maquette en bois et des petits gâteaux préparés par le cours de cuisine du centre d'animation : des habitants, des membres d'associations, des personnes que nous avons rencontrées lors de nos recherches, des institutions qui travaillent sur le quartier, un élu en charge du projet, quelques étudiants de l'école d'architecture, et de science po Paris... environ 60 personnes entrent dans la salle, certains restent dehors ou visitent notre atelier.

Les intervenants présentent leurs travaux : sociologie du soin, ergonomie, préparation mentale, laboratoire scientifique et artistique sur une maladie rare. Les personnes dans la salle prennent la parole : les habitants expriment le manque de certains professionnels de santé sur le quartier et de lieux pour se retrouver, d'autres parlent de l'importance de prendre soin de soi et de ceux qui nous entourent. Un parallèle avec l'UFO est fait : nous nous installons là pour prendre soin du quartier.

Certains habitants sont déstabilisés par ce premier temps fort. Ils ne comprennent pas pourquoi on ne leur présente pas un projet dessiné. Nous ressentons un certain décalage entre ce qu'ils attendent de nous et notre proposition de travailler sur un programme correspondant à des besoins spécifiques au quartier. Il faut pa-

tiemment expliquer notre méthode pour tenter de gagner la confiance de ces personnes, souvent déçues par de précédentes concertations ou plutôt consultations : **nous œuvrons en amont de l'architecture bâtie à créer une architecture de lien.**

Installées depuis un mois, nous nous familiarisons peu à peu avec notre nouvel environnement de vie et de travail. La Gauthière ressemble à un village à l'écart de la ville. Cette sensation de repli est accentuée par les quatre boulevards qui ceinturent le quartier. La ZUP est un acronyme qui revient dans toutes les bouches, celles des plus jeunes comme celles des anciens. Ici personne n'appelle la Gauthière par son nom, l'étiquette ZUP colle à la vie du quartier. Les enfants nous ont donné leur définition : Zone Ultra Puissante.

Le quartier est très propre, une équipe de cantonniers l'arpeute inlassablement tous les matins. Le comité de quartier veille également à signaler à la ville tout débordement suspect, le moindre graffiti, voiture mal garée... Une méthode efficace, mais qui confère une certaine aseptisation aux lieux.

Tous les bâtiments se ressemblent. C'est une architecture stricte, anonyme, difficile à s'approprier, qui contraste avec la diversité des gens que l'on rencontre : français, portugais, guinéens, maghrébins, mahorais, irakiens, turcs, tchéchènes, syriens...

Le quartier est plutôt calme, nous croisons peu de personnes dans les rues, excepté le mardi matin jour du marché hebdomadaire, sur lequel nous avons l'habitude d'installer un stand pour discuter avec les passants.

Le tissu urbain génère de grands vides peu adaptés à l'échelle du piéton. L'espace public est très peu investi et, hormis autour des structures de jeux, est principalement circulatoire. Comment faire pour que les gens se le réapproprient? **Comment faire de l'espace public un espace de partage et de discussion?** L'ilot devant notre atelier nous questionne. Sa centralité, sous les fenêtres des habitations, décourage une appropriation trop publique et trop visible, exceptés par les enfants.

Ces derniers sont omniprésents dans le quartier qui compte deux écoles et une population très jeune. Les enfants sont les premiers à venir nous voir spontanément, nous pensons qu'ils peuvent être un moyen pour tisser du lien avec leurs parents. Cependant le peu d'adultes qui les accompagnent nous questionne : est-ce dû à des facteurs culturels ou à des modes éducatifs, ou au contexte du quartier qui les livre à eux mêmes?

Nous menons des ateliers de sensibilisation à l'architecture avec le centre d'animation : réalisation de maquettes sensibles avec les plus jeunes pour exprimer leur perception de l'espace où ils vivent, confection d'une maquette urbaine du quartier avec les adolescents.

Pour les habitants qui nous voient souvent entourées d'enfants et à cause de nos liens avec le centre d'animation, notre présence et notre fonction interpellent. Nous sommes rapidement étiquetées « animatrices ».

Le deuxième évènement s'annonce dans une forme tout autre, nous sentons qu'il faut passer à l'action sur l'espace public pour dialoguer avec les gens. Cette fois-ci pas de conférences, mais des éléments exposés sur l'îlot et des balades thématiques pour redécouvrir le quartier.

Nous avons envie d'imaginer la Gauthière plus colorée, plus poétique, plus conviviale, plus spontanée et surprenante.

Comme un feu de paille

Le printemps arrive et l'îlot est couvert de pâquerettes. À deux pas de chez nous, nous découvrons un coin de paradis, le Jardin botanique de la ville et les serres municipales, bien cachés à côté d'une usine Michelin. Dans le sud du quartier, une zone plus pavillonnaire, nous découvrons aussi de beaux jardins potagers dont celui de l'Église, entretenus par des retraités portugais. Des habitants d'origine maghrébine nous parlent souvent de leur jardin ouvrier dans un quartier voisin et de leur lien à la terre.

Nous organisons des cueillettes sur l'îlot pour constituer un herbier, une visite du marché, du Jardin botanique et rassemblons des spécialistes du jardin et de l'alimentation le temps d'une conférence en plein air.

Lilianna Motta, botaniste et présidente de l'association NAC vient nous rendre visite. Elle est émerveillée par la diversité des espèces de légumes et d'aromatiques vendus sur le marché par des producteurs, mais aussi par des gens qui cultivent dans leur potager. Nous lui parlons des histoires de jardin entendues et de notre

envie de planter sur ce vaste terrain. Vu la qualité du sol, elle nous suggère de faire de la plantation sur bottes de pailles, comme au célèbre festival des jardins de Chaumont-sur-Loire. La paille créant un terreau fertile pour les plantations et permettant de les surélever pour éviter les piétinements. Nous sommes un peu dubitatives quant à l'utilisation d'un tel matériau ici, mais c'est réversible et cela permet de tester un aménagement à moindre coût.

La centaine de bottes de paille est livrée en tracteur sur le terrain par un agriculteur de la région. C'est les vacances de Pâques et les enfants qui passent leurs journées dehors rappliquent en courant à la vue de la cargaison. Ils sont euphoriques, la plupart n'ont jamais vu de tracteur et encore moins de paille. Ils jouent, sautent se baignent dans la paille. Nous disposons avec leur aide les bottes pour composer le jardin. Durant quatre jours nous les arrosions avec eux tous les soirs pour préparer la plantation. Cela génère de beaux moments : discussions au coucher du soleil avec les adolescentes, petites batailles d'eau, séance photo «à la ferme».

La fin des vacances approche, et nous sentons une certaine tension monter chez les enfants. Ils nous demandent si l'on va revenir. Nous leur expliquons que nous sommes là pour longtemps et qu'ils n'ont pas à s'inquiéter. À un moment, les chamailleries habituelles entre eux dégénèrent. Le plus jeune des trois frères cambodgiens s'emporte avec une adolescente guinéenne. Ils en viennent aux mains. Le petit est en sang et ses frères prennent sa défense pendant que d'autres enfants d'origine africaine rappliquent aussitôt à l'affût de l'action. Les coups de poing et les cailloux pleuvent, nous nous retrouvons au milieu d'une bagarre ethnique entre une trentaine d'enfants. Quelques adultes nous regardent de loin, mais restent les témoins impassibles de la scène. Nous nous replions avec les trois frères à l'intérieur du bâtiment. Ils sont terrorisés et nous sommes stupéfiées de la violence folle qui a surgi chez eux, d'habitude si calmes et sereins.

Nous avons le numéro de leur père depuis qu'il nous a offert un verre il y a quelques mois. Il ne répond pas, il est sûrement au PMU. L'une d'entre nous va le chercher. Ivre, il traverse le groupe d'enfants surexcités resté au-dehors. Quand il retrouve ses enfants, ses seules paroles sont pour les exhorter à se battre. C'en est trop, nous appelons la police. À la vue des deux voitures qui arrivent, la horde d'enfants disparaît.

Nous avons acheté des plants de tomates, d'aubergines, de courgettes et de divers aromates, chez Nermin, une foraine du marché d'origine turque qui cultive dans le jardin de sa petite maison ouvrière de la plaine. Elle nous a reçus avec sa mère autour d'un thé.

La plantation est un moment joyeux et des habitants viennent nous prêter main-forte : Ali nous apprend à planter de la ciboulette, Béatrice les courges. Les enfants aussi reviennent, nous échangeons sur la violence de la semaine dernière.

Un groupe de femmes, majoritairement d'origine maghrébine, qui se réunit à l'espace CAF semble intéressé, mais leur exposition sur le terrain les intimide et elles n'osent pas venir. Nous passons du temps à nous occuper de ce jardin, qui devient un prétexte à de nombreuses discussions et de belles rencontres. Certains habitants sont cependant sceptiques, et nous devons faire preuve d'un enthousiasme sans faille pour lutter contre les « ça ne sert à rien, ça va être détruit ».

Les bottes de paille redeviennent peu à peu le terrain de jeu des enfants. Malgré notre veille et nos soins quotidiens, les plantations disparaissent jour après jour. Le terrain de jeu s'étend, les bottes deviennent des supports à saltos et autres acrobaties, et finissent par s'éventrer. On retrouve de la paille jusque dans les cages d'escalier des immeubles voisins. La paille éparpillée s'embrase sous les briquets des adolescents et les pompiers viennent à plusieurs reprises éteindre le feu. Nous finissons par évacuer ce qu'il reste du jardin.

Nous arpentons le quartier pour analyser les autres espaces de jeu existants et dressons un inventaire. Similaires dans leur taille, leur implantation en pied d'immeubles et la tranche d'âge à laquelle ils sont dédiés, seules les thématiques qui ont inspiré le design permettent de les différencier.

Une journée thématique sur « l'enfance et le jeu » permet notamment un temps de discussion entre les techniciens qui conçoivent les espaces de jeux et les parents et enfants qui les utilisent.

Nous remarquons aussi une certaine division genrée de l'espace, la population autour des espaces de jeux étant souvent féminine, ils sont un des rares lieux où les mamans peuvent se retrouver entre elles en dehors de la maison.

Le centre commercial est le pendant masculin de cette territorialisation. Les terrasses des cafés sont occupées exclusivement par les hommes et l'on se sent dévi-

sagée quand l'on doit s'y rendre. Beaucoup d'habitants, femmes et hommes âgés ne le fréquentent pas pour cette raison ou s'y rendent tôt le matin quand les terrasses sont désertes.

« Make soup not war »

L'arrivée de l'été à la Gauthière nous donne envie d'investir l'îlot pour tester des pistes de programmation. Un autre rythme s'installe dans le quartier, les gens sont disponibles, beaucoup d'ailleurs ne partent pas en vacances. Avec les beaux jours, l'espace public est plus investi de jour comme de nuit. Le soir des barbecues sauvages s'organisent et on en retrouve les traces au petit matin : ordures, câble électrique sur les lampadaires. C'est aussi la saison des scooters qui s'en donnent à cœur joie et dont le bruit incessant des moteurs met les habitants sur les nerfs.

Nous proposons de coordonner les différents intervenants qui seront présents sur le quartier en juillet.

Nous réinvitons la Balise, le collectif issu des beaux arts, à proposer un nouveau cycle d'ateliers avec les enfants. « Les explorateurs » : partir à l'aventure dans le quartier, faire un travail d'archéologie urbaine, de référencement des traces, de fabrication de formes... Ceux qui avaient participé aux premiers ateliers ont grandi, mais sont toujours présents au rendez-vous.

Nous profitons de la venue de Concordia, une association réalisant des chantiers de jeunes internationaux en convention avec la ville, pour proposer la construction de mobilier urbain. Nous dessinons une immense table en bois de 15 m de long qui prendra place sur l'îlot. Les quinze jeunes internationaux (russes, italiens, grecs, belges, etc.) sont très motivés par leur mission, même si certains n'ont jamais bricolé. Ils réalisent la table en moins de 10 jours et nous voyons des habitants venir leur prêter main forte : Salim, pour le bricolage, Laure, pour l'organisation de leur fête de départ, des adolescentes du quartier pour pratiquer leur italien. Nous nous demandons pourquoi l'accueil de ces jeunes n'est pas fait par les adolescents du centre d'animation ? Et pourquoi ils dorment dans un camping ? Ne pourrait-il pas exister une autre forme d'hospitalité ?

Créer un évènement fédérateur et visible nous semble nécessaire pour nouer le dialogue avec de nouveaux habitants. Nous invitons Yes We Camp, collectif pluridisciplinaire et spécialiste des constructions temporaires et décalées à l'imaginer avec nous. Ils débarquent à 15 avec leur énergie, leur bonne humeur et le soleil apporté de Marseille.

Pour les loger, notre appartement est trop petit, nous improvisons des chambres chez l'habitant avec trois familles que nous connaissons bien et qui sont ravies de les accueillir.

À la Gauthière, en cette période de ramadan où l'espace public prend vie jusqu'à tard dans la nuit, il était important pour nous de trouver un temps qui puisse réunir tout le monde. Après de nombreuses discussions, l'idée de travailler autour de la «soupe» qui traditionnellement rompt le jeûne, a émergé. Ce plat universel permet d'inviter les gens à cuisiner ensemble et à partager le repas confectionné à la tombée de la nuit. Pour mettre un peu de défi, YWC propose de mettre en place un véritable concours où un jury d'expert décernera chaque soir le prix de la meilleure soupe. Cela sera donc «le Plein de soupe — Top Soupe à la Gauthière» pendant trois jours.

L'évènement se construit avec les chargés de projets de YWC. Eux travaillent sur la structure à base d'échafaudages prêtés par leurs partenaires. Nous communiquons sur l'évènement et essayons de l'inscrire dans la programmation estivale de Clermont-Ferrand. Nous n'avons pas de retour de la ville, mais les médias seront là.

Le jour de l'arrivée de l'équipe marseillaise, nous découvrons avec stupeur la façade de notre atelier recouverte de tags antisémites. La Gauthière n'est pas coupée du monde et les bombardements qui reprennent de plus belle à Gaza ont des répercussions jusqu'ici. Un certain malaise s'empare de nous, c'est notre façade qui a été ciblée, d'où des interrogations face à cet acte et le besoin d'un dialogue avec ses auteurs.

Le programme des festivités est chargé et se poursuit. Il faut monter la structure et de nombreuses petites actions sont prévues pour impliquer les habitants : communication, récupération des légumes invendus, achat de vaisselle dépareillée et peinture avec les enfants du centre d'animation, confection de tabliers sérigraphiés, couture des voiles de la cuisine... ça grouille, tout le monde met joyeusement la main à la pâte et la liste des inscriptions pour le concours s'allonge.

La ville fait effacer le tag au plus vite. Les auteurs, des trentenaires bien connus dans le quartier, viendront finalement directement à notre rencontre. Tant mieux, un dialogue va pouvoir s'instaurer. Les premiers échanges sont cordiaux, mais très vite la situation dérape et l'un d'eux devient agressif. Ils manipulent les enfants qui se sont rassemblés autour de nous, ceux avec qui nous passons nos journées se rangent derrière l'autorité et la violence de cet homme, et nous demandent de fabriquer des drapeaux palestiniens plutôt que des tabliers. Nous tenons tête, mais le dialogue est peu constructif. Nous nous prenons en pleine figure leur colère contre la ville, la police, le gouvernement, Israël, etc. leur incompréhension sur notre action et notre rôle aussi :

«En faisant des choses ici, vous nous ghettoisez, vous voulez nous retenir dans le quartier. Les enfants il faut les sortir d'ici».

Nous sommes secouées. Malgré la présence d'une vingtaine de bénévoles sur le terrain, nous préférons ne jamais recroiser ces hommes. Nous appelons les associations pour leur parler de ces intimidations et avoir un soutien sur le terrain. Nous joignons la ville aussi, le cabinet du maire se déplace, il sait que le terrain est fragile et met à disposition un vigile pour éviter les débordements.

La cuisine mobile prend forme sur le terrain, grand vaisseau équipé pour accueillir trois soirs durant les compétiteurs du concours de soupe. Tout est prévu pour cuisiner : zone de découpe des aliments pour chaque équipe, zone de cuisson, zone de vaisselle avec un système de filtrage des eaux usées, micro pour le commentateur. Le premier soir le concours commence dans une belle effervescence. Il y a une cinquantaine de participants, beaucoup d'enfants, quelques parents aussi, puis des curieux venus d'ailleurs. Nous allons discuter avec ceux qui restent en périphérie, un groupe va même emmener de la soupe aux hommes aux terrasses du centre commercial. La grande table de Concordia est investie. Les équipes concentrées. Un dessin animé est projeté en plein air sur la place du marché à côté de la cuisine. La grande maquette est sortie pour parler du futur du terrain, les propositions fusent : **il manque des espaces de convivialité dans le quartier!** Pourquoi les barbecues ne pourraient pas rester ici tout l'été?

Le deuxième soir, alors que tous dégustent leur soupe, deux hommes reviennent taguer la façade sous les yeux ébahis du journaliste de FRANCE 3, du vigile, d'une élue, et des participants. Des échanges vont alors commencer entre ces derniers et

des personnes extérieures qui vont réussir à faire comprendre ce qui est tenté ici. Contre toute attente à deux heures du matin, l'un des tagueurs viendra finalement demander s'il reste de la peinture pour repeindre la façade.

Le lendemain, nous faisons équipe avec nos voisins de palier. Ils n'auraient jamais osé venir seuls à un tel évènement et nous voyons dans leurs yeux que c'est un véritable plaisir. Nous découvrons les talents de cuisinière turque d'Hatice la mère. L'équipe remporte la coupe du soir ! L'un des auteurs des tags a apporté des choses à partager autour de la soupe.

Le mois de juillet touche à sa fin. Les constructions partagées qui ont investi le terrain et en particulier la cuisine, point d'orgue jubilatoire, vont laisser un souvenir marquant dans l'histoire du quartier et la mémoire des habitants. Elles sont autant de gestes d'occupation réversibles qui esquissent des pistes pour un futur partage de cette vaste parcelle.

Nous sommes ravies des beaux moments d'échanges et des nouvelles rencontres qui ont eu lieu, mais nous sommes épuisées. Nous fermons l'atelier pour le mois d'août, comme le centre d'animation. Le quartier, et ceux qui ne partent pas en vacances vont être bien seuls.

Quel chantier...

Septembre. De retour à la Gauthière, à notre grande surprise, la table de banquet a survécu au mois d'août. C'est une petite victoire contre tous les oiseaux de mauvaise augure qui l'imaginaient brûlée dès que nous aurions le dos tourné. Elle est acceptée par le territoire et même mieux, elle est appropriée : par les enfants qui l'utilisent comme plateau de jeu et font la course dessus, mais aussi par les adultes, hommes et femmes confondus qui aiment à s'y regrouper.

Le centre d'animation a déménagé fin août dans un bâtiment flambant neuf, l'espace Neslon Mandela à deux rues d'ici, mais nous conservons notre bureau et notre rôle, augmenté d'une nouvelle mission : préparer l'arrivée du centre médical provisoire dans nos locaux.

La ville loue les locaux aux médecins pour un loyer raisonnable, afin de leur permettre de se regrouper et de bénéficier du label maison de santé. Des travaux minimes d'adaptation doivent être réalisés pour accueillir les 3 médecins généralistes, le cardiologue, les 4 infirmières, déjà présents dans le quartier, mais aussi quelques nouveaux : 2 kinés et 2 sages-femmes.

Avant l'été, nous avons travaillé, en lien avec les services techniques de la ville chargés des travaux, à une esquisse d'aménagement avec les professionnels de santé. Nous insistons pour que la grande cuisine présente dans le bâtiment reste un lieu commun. Nous nous battons aussi pour que la crèche, très à l'étroit, récupère une salle supplémentaire de stockage, sans fenêtres, mais c'est déjà ça.

Nous aurions aimé avoir plus de légitimité et être en charge du chantier, mais les travaux sont faits à minima et laissent peu de place à l'expérimentation. Notre champ d'action se réduit au choix du lino et à la couleur des plinthes.

En poursuivant notre activité dans les locaux pendant les 4 mois de travaux, nous devenons cependant les interlocutrices privilégiées auprès des ouvriers qui se succèdent sur le chantier, de Vincent le chargé de suivi des travaux des services techniques de la ville et des futurs usagers, les médecins. Ce rôle d'interface nous permet une intense réactivité avec les entreprises, mais aussi d'apaiser les tensions entre la ville et les futurs locataires.

Jour après jour, nous voyons le bâtiment se mettre à nu et se transformer. Une fois le faux plafond tombé, nous découvrons un joli volume et une charpente métallique en bon état. Petit à petit, l'idée de réhabiliter le bâtiment plutôt que de le détruire après le départ des médecins fait son chemin.

Nous voulons partager avec les habitants la transformation de ce lieu familial. Malgré les réticences des services municipaux, nous faisons visiter le chantier aux habitants qui le souhaitent et proposons une visite aux anciens occupants des lieux, les enfants du centre d'animation. Équipés de gilets jaunes, ils observent attentivement, posent mille questions aux ouvriers. Certains reconnaissent le métier de leur papa.

« Eh, monsieur, pourquoi tu mets de la farine dans le seau ? » Un enfant s'adressant au plâtrier peintre.

Les visiteurs se sentent privilégiés, comme quelqu'un à qui l'on confie un secret. Le

constat que ce bâtiment peut encore vivre se propage et se partage.

À deux pas de notre terrain d'expérimentation, l'Espace municipal Nelson Mandela, tant attendu, ouvre ses portes. Maison de quartier avec des salles d'activités et des locaux associatifs, augmentée d'une salle de spectacle de deux cents places, destinée à tous les Clermontois, encore faut-il qu'ils arrivent jusqu'ici.

Nous avons observé de loin ce projet lancé avant notre arrivée. Un processus de « concertation » a eu lieu avec les équipes et les associations, mais le jour de l'ouverture, tous sont surpris de la taille de la cuisine, et aucun ne se retrouve dans les plans, réalisés en interne par l'architecte municipal.

De l'extérieur, situé très en retrait de la rue, le bâtiment affiche une imposante façade aux fenêtres barrées de brises soleils verticaux. Certains y voient un triste clin d'œil à Nelson Mandela. Au-delà de cette architecture peu accueillante, la construction de ce lieu culturel à huis clos nous questionne. Nous regrettons tout ce qui aurait pu être mis en place avec l'opportunité d'un tel projet : réfléchir sur le programme avec les usagers, travailler à une appropriation en amont de la livraison par des visites de chantier, des spectacles, etc.

Pour fêter l'ouverture du lieu, un mois inaugural est organisé par la ville, pendant lequel les principaux acteurs culturels clermontois proposent des événements gratuits dans le nouvel équipement. L'évènement est peu médiatisé dans le quartier et trop peu d'habitants se rendent aux spectacles.

Face au manque de communication, nous passons à l'action et réalisons une signalétique éphémère en bois pour l'occasion. Joyeuse, colorée et faite main avec l'aide d'un habitant bricoleur et de quelques enfants. Nous la positionnons sur les lieux stratégiques du quartier pour orienter les spectateurs et susciter la curiosité des habitants.

Mais au-delà de ce mois de festivités, le projet de fonctionnement de ce lieu a été bien peu pensé par la municipalité. Formidable outil, il peine à être utilisé à la hauteur de ses capacités. Rien n'est fait pour permettre un travail transversal entre les différents services qui y cohabitent : culture, animation et développement social urbain.

En tant que chargées de l'étude sur l'îlot, nous devons avoir un regard sur les projets en cours, dont celui des médecins. Lorsque nous rencontrons l'architecte pour

échanger sur la future maison médicale, le projet est bien avancé et les premières images que nous voyons nous déçoivent. L'architecture qui nous est présentée, froide et fonctionnelle, ne dialogue en aucun sens avec le quartier. À la commission d'urbanisme à laquelle nous sommes conviées, nous sommes surprises du peu de critiques exprimées par les personnes présentes. L'Architecte des Bâtiments de France compare même, ironiquement? le projet à la Villa Savoye du Corbusier. L'ad-joint à l'urbanisme souhaite que l'on impose une couleur de façade.

Ce manque d'ambition pour le premier bâtiment qui sera reconstruit sur le terrain nous met en colère. Nous comprenons que l'important est que les médecins s'installent ici, même si c'est au détriment d'une architecture de qualité avec un travail d'insertion dans le site, de recherche sur les matériaux, la forme, la couleur...

Décembre 2014. Nous rendons un bilan de notre travail avec des pistes de programmation. Lors du comité de pilotage qui clôt l'année le choix est fait par les élus de centrer notre action sur l'aménagement paysager et la réhabilitation du bâtiment où se trouvent nos locaux en lieu dédié à la petite enfance et la parentalité.

Patrick et Loïc nous demandent si l'on a envie de continuer. Malgré certaines difficultés, nous aimons ce que nous faisons et tirons un bilan positif de cette année : sur l'îlot central, le commun² a trouvé, au fil des mois, des incarnations physiques. Mais il réside surtout dans l'inextricable tissu de relations que nous avons noué avec les services, les acteurs sociaux, associatifs et culturels, les écoles, les habitants. Le lieu de la permanence est clairement identifié comme un lieu de dialogue et notre réseau local est maintenant bien étoffé et très transversal. Nous sommes confiantes et pensons que des chantiers peuvent se concrétiser.

2 "Commun : comme principe qui anime soit l'activité collective des individus dans la construction de la richesse et de la vie, soit l'auto-gouvernement de ces activités." Antonio Negri Art. Mediapart 14/10/15

CHAPITRE 3

Central Park à la Gauthière

L'enthousiasme de la fin de l'année est retombé. Les propositions du comité de pilotage ne sont pour l'instant pas suivies d'effets et personne au sein des services de la ville n'est missionné pour travailler avec nous. Un flou financier demeure et il est compliqué d'avoir des réponses sur la disponibilité et le montant du budget alloué pour le projet d'aménagement. Avec la municipalité, nous ne fonctionnons pas sur le même rythme. Comment concilier temps long du projet urbain, le fonctionnement administratif de la collectivité avec le quotidien? Une nouvelle année de permanence commence, et les habitants, comme nous, ont besoin de voir les choses bouger et le terrain se transformer. Ils sont unanimes à souhaiter que l'îlot laissé vide par la démolition des trois tours ne soit pas reconstruit et que la respiration au cœur du quartier soit conservée et aménagée en un parc avec des espaces pour se retrouver, des plantations et un espace de jeux. «On pourrait faire un central park ici». Nous avons identifié les grandes lignes de cet aménagement : les axes de cheminements empruntés et ceux qu'il faudrait créer, les différentes occupations possibles, la zone à laisser constructible. Notre grande maquette du terrain nous sert à les matérialiser et à échanger avec les habitants sur le marché, à la sortie de l'école ou lors de leurs visites informelles à l'atelier. Les réactions sont positives, mais peu critiques.

Pourtant nous essayons continuellement de mettre en place une démarche inclusive, ouverte à tous. Amener les gens à devenir acteurs de leur cadre de vie ne va pas de soi. Pour construire une fabrique citoyenne de l'espace public, nous savons qu'il faut du temps et surtout passer par la surprise, l'activation, la fabrication, la plantation, le bricolage pour ouvrir la discussion et tester à échelle 1 des intuitions. L'îlot est notre territoire d'expérimentation, un espace dénormé qui nous permet de tester des choses inenvisageables ailleurs. Notre marge de manœuvre est d'investir cette liberté laissée par la commande floue inscrite dans notre convention avec la ville.

Nous avançons avec une certaine improvisation, qui nous permet d'être à l'écoute de la vie. Les actions que l'on développe prennent de multiples directions, au fil des besoins perçus ou exprimés, d'envies habitantes, de nos intuitions. Cette réactivité nous permet de toucher des personnes très différentes et de nous situer là où sont les gens et les énergies. Parmi les techniciens de la ville, certains nous reprochent un manque de lisibilité de nos actions et ont du mal à suivre.

Des petites interventions sur l'espace public tentent de réenchanter le quotidien : installation d'une balançoire sous l'arbre, terrasse éphémère pour le bibliobus, déjeuner sur la grande table, fabrique de compotes avec les rebuts du marché, observation des étoiles, signalétique colorée, yoga en plein air, initiation au jeu de molkky, etc.

Un cycle de promenades dans le quartier et ses alentours est initié par Maxence et Matthieu deux étudiants en fac de sport. Elles font redécouvrir aux habitants leur paysage quotidien, comme la colline de Chanturgues, que la plupart voient de leurs fenêtres, mais n'ont été voir de près. Pour mobiliser les habitants, nous imaginons un chantier ouvert sur le terrain durant une semaine de vacances scolaires. Nous appelons en renfort le collectif de jeunes architectes lyonnais pourquoi pas?! dont Étienne un ancien stagiaire est membre. Ils partagent avec nous, entre autres, un idéal de co-construction avec les habitants.

C'est un peu du bricolage, nous faisons avec les moyens du bord. Le collectif d'une dizaine de personnes arrive avec des bastinges de bois et des briques en terre crue, récupérée de l'un de leur précédent chantier. Ils seront les matériaux de base avec lesquels composer.

Nous avons choisi de concentrer nos efforts sur un quart du terrain, ce qui est déjà immense. Pour rendre le chantier plus ludique, un quadrillage crée une trame dans laquelle vont prendre place aléatoirement différentes petites actions d'aménagement. Les participants tirent une carte qui déterminera l'action qu'ils auront la mission de réaliser : planter des fleurs, des légumes, construire du mobilier. Avec les membres du collectif, nous prêtons main-forte aux participants dans l'esquisse et la réalisation de l'aménagement de leur parcelle. On bricole à l'extérieur, les enfants apprennent à tenir une pelle, à scier, à visser, à vérifier le niveau d'un ouvrage, à planter, à construire un muret en brique. Les passants intrigués s'arrêtent et discutent. Au fil de la semaine, les enfants sont rejoints par des adultes du quartier

et quelques Clermontois curieux vont rejoindre le chantier. Ils apportent leur savoir-faire de constructeur, de jardinier, d'artiste et se prennent au jeu.

Depuis l'appartement de chez Daniel au dixième étage d'un immeuble voisin, nous prenons chaque jour une photo de l'îlot où le groupe s'active. Une maison en terre, des jardinières en cagettes récupérées au marché, une cabane, une maison pour chien, plusieurs jardinières de légumes et de fleurs sont inaugurées à la fin de la semaine.

Ces nouveaux objets viennent compléter le paysage de l'îlot. À la demande des services municipaux, nous faisons passer un bureau de contrôle pour certifier la solidité des ouvrages réalisés. Ces derniers puisqu'ils sont non normés ne sont pas entretenus par la ville. Mais une veille citoyenne se met en place, des habitants, comme Daniel et Salim, proposent spontanément de réparer le mobilier co-construit lorsque c'est nécessaire.

Les habitants deviennent peu à peu force de proposition. Adem, notre voisin bricoleur a remarqué l'absence de bancs devant la sortie de l'école où vont ses enfants. Nous réfléchissons avec lui à une assise en bois qui pourrait venir s'installer sur les rambardes en métal existantes. En deux semaines il réalise un prototype et, après la transmission des notions de base du bricolage à deux de nos stagiaires, il leur apprend à réaliser les autres. La pose du premier banc à la sortie des classes est un franc succès et les familles présentes félicitent Adem de cette initiative. Du côté des services techniques, la nouvelle assise n'est pas reçue avec le même enthousiasme, et le responsable du secteur est furieux de voir ces objets non identifiés apparaître sur l'espace public.

Alors quelle est la place pour des initiatives citoyennes spontanées œuvrant pour le bien commun sur l'espace public ?

Ces actions collectives font naître des désirs chez les habitants. Ali et Patricia nous font part de leur envie d'avoir un jardin dans le quartier, un espace plus préservé que l'îlot, où il serait possible de cultiver à plusieurs et où chaque culture aurait sa place. Nous avons repéré un terrain en friche et déjà clôturé qui pourrait parfaitement s'y prêter. L'emplacement est symbolique : à côté de la cour de l'école et surtout au pied de l'immeuble dit des « jardiniers ». Nous interrogeons les services, qui se renvoient la balle, pour savoir qui est responsable de cet espace. Après quelques semaines et de nombreux coups de téléphone, la ville débroussaille et nous trans-

met un jeu de clefs. Fatiha et Patricia commencent à désherber, Daniel fabrique un panneau gravé «le coin des jardiniers», Maïa, étudiante en architecture initie la création des premières parcelles et fabrique un banc-rangement pour les outils, nous installons une cuve d'eau. Peu à peu d'autres habitants viennent nous voir pour rejoindre le groupe, après discussion, nous remettons à chacun une clef du portail. Une quinzaine de parcelles sont ainsi cultivées par des habitants du quartier (retraités, actifs, chômeurs, familles) qui s'occupent de leur potager individuel et, selon les envies, des espaces collectifs.

Avec la proximité de l'école, un lien s'est créé avec les enfants et quelques parcelles, défrichées avec l'aide d'Arthur étudiant paysagiste, sont investies timidement par les équipes du périscolaire et suscitent la curiosité de quelques enseignants.

L'association Avenir Insertion intervient sur notre proposition pour améliorer les espaces collectifs du jardin. En trois jours, une dizaine de personnes en insertion réalisent une pergola, des petites clôtures pour délimiter les parcelles, un banc. Ces objets sont aussi une opportunité pour tester une collaboration avec l'association en vue du chantier de réhabilitation que nous avons en tête. Le coin des jardiniers est devenu peu à peu un lieu de convivialité dans le quartier, où des habitants ont pris l'habitude aux beaux jours, d'aller pique-niquer le week-end ou de se ressourcer en lisant.

Un groupe y a même organisé la fête des voisins. Moment précieux de rencontre et de discussion, où chacun avait amené à manger, mais aussi son voisin, comme Khedidja, accompagnée d'une famille syrienne fraîchement arrivée à la Gauthière. Même si l'on ne parle pas la même langue, on sent les enfants et le papa touchés et heureux d'investir une parcelle.

Des habitants bricoleurs, Adem et Fayçal, nous suggèrent d'aménager le stock à l'entrée de nos locaux en atelier de bricolage. Nous les prenons au mot, et avec eux, on débarrasse, on range, on démonte le faux plafond brûlé de cet ancien passage couvert du centre commercial. Un coup de peinture bleu vif, un établi fabriqué par Adem, une matériauthèque, un placard qui ferme à clef pour nos outils, la bricothière est née.

Mais les potentialités du lieu sont limitées par la cohabitation avec les médecins et nous devons faire face à quelques petits conflits liés au bruit, à la poussière et au passage dans nos locaux.

De ce fait l'existence de la bricothière reste plutôt confidentielle. Le lieu est utilisé assidûment par Adem, par quelques autres habitants, mais aussi par des associations du quartier ou de Clermont-Ferrand qui ont besoin d'espace de fabrication pour des décors ou du mobilier. Des ateliers de réparation vélos sont mis en place et remportent un franc succès auprès des ados.

Nous explorons différentes pistes liées à des envies habitantes avec plus ou moins de succès. Une aire de jeu sur mesure, qui fait suite à l'envie d'un espace de jeux monumental, unique dans le quartier. «Construire quelque chose qui donne envie à d'autres habitants de Clermont-Ferrand de venir jouer avec leurs enfants à la Gauthière». Après avoir initié un cycle d'ateliers maquette avec les enfants et certains parents, et même des concepteurs de la ville, rencontré des fournisseurs, nous faisons des premières propositions. Mais le montant de l'enveloppe qui pourrait être allouée par la ville au projet reste flou, et nous avons l'impression de travailler dans le vide.

Ou encore, une structure de musculation, suite à une demande de jeunes adultes du quartier, qui se disent même prêts à en financer une partie. L'idée est intéressante, nous la faisons remonter à la ville. Nous débattons de l'usage de ce type de structure et des lieux possibles pour l'implanter. Mais les jeunes ne reviennent pas au rendez-vous que nous nous étions fixé.

De la même manière, des adolescents qui participent souvent à nos activités, nous demandent l'installation d'un bike park. La grande table que nous avons construite est utilisée comme rampe, mais nous ne voulons pas que l'îlot devienne un terrain de cross. Avec l'équipe de la ville, nous réfléchissons aux lieux possibles. Il y a bien des terrains vagues près de la voie de chemin de fer à 2 minutes en vélo du quartier... Mais avant que cela soit aménageable, ces jeunes auront bien grandi.

Des arbres qui se mangent

Janvier 2016. Nous venons de signer pour une troisième année à la Gauthière. Le plan directeur a été communiqué et validé à la fois avec les habitants et les services, mais nous avons encore du mal à enclencher les choses pour passer à la réalisation.

Nous choisissons de concentrer nos forces sur une première action d'aménagement pérenne et symbolique : la plantation d'un verger.

L'envie d'arbres fruitiers, « des arbres qui se mangent », avait été exprimée à plusieurs reprises lors d'échanges avec les habitants sur les aménagements du parc, et fait écho à des discussions sur la nature en ville menée dans le cadre de l'élaboration du PLU de la ville. Planter un verger ici nous semble pertinent pour ses dimensions écologique, paysagère, mais nous y voyons également un prétexte à créer du lien social et imaginons déjà les ateliers confitures que les habitants pourront réaliser.

Nous nous rapprochons du Conservatoire des Espaces Naturels et de son spécialiste verger, Thomas qui sera un précieux soutien pour le projet. Dans notre atelier, nous réunissons les services municipaux liés au projet, que nous avons côtoyé auparavant individuellement : la direction de l'Urbanisme, qui conçoit les espaces publics, la direction des Espaces Publics, qui s'occupe de sa gestion, les Techniques Végétales, qui conçoivent et entretiennent les plantations, mais aussi la direction du Développement Social Urbain fraîchement créée qui est supposée faire le lien avec les habitants.

Pour les concepteurs, il est compliqué de savoir quand s'arrête notre travail et quand commence le leur. Pour les gestionnaires il demeure un flou car « l'ilot est un terrain du domaine privé de la ville avec un usage public » qui ne nécessite que très peu d'entretien jusqu'ici, et qui une fois aménagé s'ajoutera à leur charge de travail dans une conjoncture de diminution des effectifs. Les choses se mettent en marche. Thomas et Alain, du Jardin botanique municipal, établissent une liste variée de 30 arbres fruitiers incluant quelques essences locales : des cassis, des groseilliers, des framboisiers, pour la croissance rapide, des figuiers, des cerisiers, un cognassier, un abricotier blanc d'Auvergne, un pêcher grosse mignonne, une nectarine, un brugnon, des pruniers, des poiriers, des nashis, un pommier Reinette Dorée de Billom, un kaki et un amandier.

Nous nous chargeons du dessin de l'implantation du verger et le soumettons aux services. La date de la plantation est arrêtée, elle aura lieu un samedi pour permettre aux habitants d'y participer. Les semaines avancent et l'inquiétude grandit chez les différents techniciens avec l'approche de la réalisation. Ils n'ont pas de directives de leurs supérieurs et se mettent à douter de notre légitimité à conduire ce projet. Ils souhaitent une validation formelle des élus pour engager les finance-

ments, sans quoi ils préfèrent reporter l'action à la prochaine période de plantation, soit 8 mois plus tard. Impensable pour nous. Nous écrivons à nos deux élus de références pour une validation en urgence. Quatre étudiants en formation Communication et Solidarité à l'Université Blaise Pascal travaillent avec nous à la mobilisation des habitants. Ils vont à leur rencontre pour présenter le projet de plantation et la possibilité de parrainer un arbre. Sur le marché ils installent un atelier de sérigraphie sur sac en toile reprenant l'affiche de l'évènement, confectionnent des crêpes avec les futures confitures du verger. Des familles choisissent leur arbre, d'autres passent dans notre atelier poser des questions. Les étudiants préparent des kits de parrains composés de recettes avec les fruits que l'arbre produira et un certificat de parrainage à donner après la plantation et nous aident à l'organisation de cette journée qui s'annonce chargée : plantation le matin, repas partagé le midi et conférence l'après-midi.

Samedi 5 mars. Une éclaircie dans une semaine pluvieuse. Un papi est là tôt le matin et nous aide à installer les arbres et des pontons pour éviter les flaques d'eau. La ville a fait réaliser les trente trous de plantation. Nous sommes surprises du nombre de personnes présentes : des habitants que nous ne connaissons pas, des familles du quartier, dont certaines parlent très peu français, des associations, des Clermontois, plusieurs élus. Il règne une certaine excitation devant notre atelier, chacun a hâte de trouver son arbre. On écoute attentivement les conseils de Thomas pour planter dans les règles de l'art puis des groupes s'organisent dans un joyeux désordre pour procéder à la plantation. Pour chaque arbre, une photo des parrains est prise et ils ont la possibilité de décorer et d'écrire leurs noms sur les tuteurs. Les gens ont l'air ravis. Après le repas partagé du midi, nous discutons, au chaud dans la grande cuisine, de nature nourricière, d'agriculture urbaine et de l'histoire de la confiserie en Auvergne.

Les jeunes arbres plantés, la question de leur entretien se pose. Pendant la première année, il faut notamment les arroser régulièrement. Nous imaginons que les habitants pourraient s'occuper de leur arbre. Pour cela, il faut créer les conditions pour qu'ils soient autonomes. L'installation d'un point d'eau dans le verger tarde à se faire et n'est pas réalisée le jour de la plantation. Et lorsque le robinet apparaît, ce n'est pas le modèle que nous avions demandé. Nous avons beau comprendre les inquiétudes sur les risques d'utilisations abusives, le choix de robinetterie ne nous semble pas adapté. Contrairement aux craintes des techniciens, aucun arbre n'est

détérioré. Nous déplorons cependant dans les semaines suivantes la disparition de trois arbres, certainement replantés dans un jardin voisin.

Les techniciens de la ville qui n'ont pas été présents le jour de la plantation passent voir le verger. Bien que le résultat ne corresponde pas à leur critère d'alignement, ils sont surpris par le succès de la plantation. Et interpellés par l'implication des participants et le lien social qui s'est créé autour de cet objet. Nous avons fait nos preuves et gagné un peu de leur confiance.

Pour continuer sur cette lancée et contribuer à créer une culture commune, nous proposons aux services de la ville une visite du parc sergent Blandan à Lyon avec le paysagiste concepteur du projet et les équipes qui s'occupent de l'entretien. Parmi notre délégation clermontoise de concepteurs et gestionnaires, nous avons invité un groupe d'habitants.

Peu à peu une « habitude bienveillante » s'instaure, les techniciens qui s'occupent du secteur viennent d'eux même pour discuter, boire un café, prendre de nos nouvelles et demander si l'on a pas de nouvelles requêtes. Des rencontres informelles ont lieu dans notre atelier : habitants et services techniques discutent du quartier et du projet. Ces échanges permettent même d'envisager l'installation d'aires de barbecue.

Pelleuse et lentilles corail

Nous développons un partenariat depuis quelques mois avec le BTS Aménagement paysager du Lycée Louis Pasteur de Marmilhat dans la périphérie de Clermont-Ferrand. Les étudiants de première année travaillent sur un exercice de projet et proposent des esquisses d'aménagement pour l'îlot central. Nous invitons à la soutenance la directrice de pôle Maîtrise d'Œuvre de la DU (Direction de l'Urbanisme) et une de ses collègues, ancienne étudiante du BTS.

Avec les professeurs, nous évoquons la possibilité de réaliser un chantier-école avec les mêmes étudiants à la fin de l'année. Nous proposons à la ville qu'une partie des aménagements sur l'îlot soient réalisés dans ce cadre. Les techniciens et les élus sont partants.

L'organisation de ce chantier-école devient un nouvel objet de travail. La direction de l'urbanisme dessine un plan d'aménagement qui reprend les grandes lignes de notre esquisse enrichie des projets des étudiants. Le périmètre du chantier, qui durera une semaine, est réduit à environ un quart de l'îlot et les tâches à réaliser par les 22 étudiants sont définies : création d'allées, implantation d'une noue paysagère et d'une butte, plantation d'arbres, et installation de mobilier.

C'est la première fois pour la ville qu'un tel partenariat est mis en place et pour les étudiants, qu'ils interviennent sur un espace public. Cela nécessite beaucoup de temps d'échanges, mais chacun se prête au jeu avec enthousiasme. La ville finance l'achat des matériaux et contribue au voyage d'étude de la classe comme rémunération de leur travail. Nous proposons de prendre en charge l'accueil des étudiants pendant la semaine de chantier.

Pour la confection des déjeuners, nous faisons appel à notre voisine Hatice, passionnée de cuisine. Depuis le concours de soupe du premier été, elle a cuisiné à plusieurs reprises pour nos événements. Arrivée de Turquie il y a 8 ans, Hatice s'est mariée, a eu deux enfants et aimerait aujourd'hui travailler. À chaque fois que nous goûtons l'un de ses plats, nous pensons qu'il lui faut trouver un moyen de faire découvrir sa cuisine. Une cantine éphémère pour les étudiants et leurs professeurs, mais aussi avec quelques places en plus pour d'autres personnes intéressées, lui permet de s'y essayer pendant une semaine. Elle gère d'une main de maître son rôle de chef cuisinière, accompagnée de l'une d'entre nous, de quelques étudiants et parfois avec le renfort d'autres habitantes Laure et Fatiha. Les compliments qu'elle a en retour font grandir sa confiance en elle et son envie de se lancer.

Les pelleuses s'activent sur le terrain, le chantier se déroule sans problème et avec une météo clémente. Les deux professeurs supervisent, avec la complicité du technicien de la ville qui a dessiné l'esquisse. Les travaux sont réalisés dans les temps. À la fin de la semaine, un quart du terrain est aménagé, la rubalise est coupée et des noix sont plantées pour un futur noyer.

Un peu de douceur...

Au milieu de cet îlot qui se transforme et où se tissent des liens humains, nous travaillons aussi à bâtir un lieu destiné à la petite enfance et la famille, qui prendra place dans l'ancien centre d'animation réhabilité. Ce programme est validé à la fin de notre première année d'étude. À ce moment-là, il prévoit uniquement l'agrandissement de la crèche pour une petite enveloppe financière sans réflexion sur un projet adapté au territoire. Ce programme ne nous satisfait pas et nécessite d'être étoffé.

Notre présence sur le terrain nous permet de tisser une relation de confiance avec les professionnelles de la crèche voisine. Nous cherchons à comprendre leur fonctionnement et leurs besoins. Nous nous heurtons à une certaine désillusion, la ville leur promet depuis vingt ans de nouveaux locaux et elles ont du mal à croire que cela va arriver un jour. Pourtant la difficulté à se projeter va peu à peu se transformer en enthousiasme. Elles participeront avec plaisir à définir les espaces dont elles auraient besoin et nous dessinent même un plan d'aménagement.

Nous allons aussi à la rencontre des autres acteurs de la petite enfance et de la famille sur le quartier, la Caisse d'Allocations Familiales, le Relais d'Assistants Maternelles, les écoles pour écouter les besoins, intégrer le rôle de chacun et utiliser leur connaissance du territoire afin de construire un projet complémentaire à ce qui existe. Notre quotidien nous fait prendre conscience qu'il y a un besoin de lieux d'accueil à la fois pour les enfants, mais aussi pour les adultes. Beaucoup d'enfants sont seuls à l'extérieur et souvent s'occupent du petit dernier de la famille. Les origines sont multiples et il faut prendre soin de la dimension interculturelle du territoire dans les pratiques et la communication. Nous imaginons alors un lieu hybride avec comme première piste de programme complémentaire, un autre élément lié à la santé : le bien-être. Un hammam, un coiffeur et un salon de thé sont évoqués. Pour préfigurer et imaginer sous quelle forme ces programmes peuvent exister, nous cherchons des pistes associatives ou universitaires et invitons le lycée Professionnel Camille Claudel à la lisière du quartier à délocaliser son salon de coiffure pour trois jours dans nos locaux. Nous voyons de la cohérence à associer ces programmes, la ville trouve cela intéressant, mais il y a un blocage autour de la gestion du hammam.

Nous proposons alors d'autres pistes de programmes et au fil des échanges avec la ville un projet se construit : dans une logique de reconfiguration du service deux structures petite enfance vont travailler ensemble ici.

Les grandes lignes du programme commencent à s'écrire. Et nous menons en parallèle un cycle d'ateliers de réflexion avec habitants et professionnels sur ce qu'ils attendent d'un tel lieu. Cela complète le projet avec une salle de motricité fixe, une grande salle commune «salle des familles» où l'on pourrait cuisiner, un cocon pour que les personnes âgées du quartier puissent lire des histoires, un espace d'échange de jeux, de vêtements, de mobiliers pour mener des ateliers parents-enfants...

Afin de préfigurer ce qui pourrait exister dans le bâtiment futur, nous mettons certaines de ces idées en pratiques. Elles permettent d'ajuster le programme et d'instaurer l'habitude de faire ensemble bien avant l'inauguration du lieu définitif.

Avec le Centre Communal d'Action Sociale, et la Direction de la petite enfance, des ateliers intergénérationnels sont organisés avec les deux structures. Dans nos locaux s'enchaînent du jeu et des activités manuelles avec des personnes âgées vivant chez elles et prises en charge par une animatrice, des contes avec trois bénévoles d'une association et les enfants encadrés par leur éducatrice ou leur assistante maternelle. Il faut à chaque fois penser l'aménagement de l'espace pour pouvoir accueillir ces groupes.

Des étudiantes éducatrices de jeunes enfants de l'Institut de travailleurs sociaux de la région Auvergne (ITSRA) viennent aussi enrichir le projet à travers deux thématiques : l'accompagnement à la parentalité et l'aménagement de l'espace.

Elles proposent trois après-midi d'ateliers jeu parents-enfants sur le quartier. Sous l'arbre où dans nos locaux, elles rencontrent les familles en dehors des structures de garde.

Elles font aussi des propositions d'aménagement sous forme de maquettes qui sont présentées aux professionnelles du multi-accueil.

Du côté de la ville, le projet n'est pourtant toujours pas officialisé ni transmis aux principaux usagers.

L'offre la mieux-disante

La question de la construction du projet se pose : qui sera maître d'œuvre ? Notre présence sur le terrain et notre rôle d'interface entre ville, futurs usagers et habitants font de nous les personnes qui ont a priori le plus de connaissances du projet. Et nous avons envie de construire, enfin !

Une première stratégie proposée par NAC est la création d'un atelier public d'architecture. Ce montage vise à mener à bien la conception et la construction du projet, en permettant un regard public sur la maîtrise d'œuvre. L'atelier regroupe l'architecte de la ville qui porte la responsabilité juridique du projet, les services de la ville de manière très transversale, les futurs usagers, NAC c'est-à-dire nous en tant qu'architectes en résidence et assistantes à la maîtrise d'œuvre, et ponctuellement des intervenants extérieurs.

Le projet pourra ainsi être débattu tout au long de sa mise au point, et en invitant les différents acteurs autour de la table, être le plus adapté possible. Dans ce partage des rôles, notre connaissance du terrain et des acteurs liés à la permanence est un atout précieux.

Nous rencontrons à plusieurs reprises l'architecte salarié de la ville qui dessine en interne certains projets municipaux. Il a du mal à comprendre ce qui se joue ici et ce que l'on attend de lui. Nous le sentons un peu méfiant. Nous avons l'impression d'une conception très conventionnelle de l'architecte qui dessine seul à son bureau et a peu l'habitude de travailler en collaboration avec les usagers. Si pour les services de l'urbanisme, notre présence est vécue comme une chance, ici elle est perçue comme un risque. Dès les premiers dessins proposés, nous percevons que la collaboration ne va pas être facile. Le directeur du service Patrimoine Bâti est hostile au projet et à la démarche.

Malgré cela, une première esquisse de faisabilité est mise au point avec l'architecte. Elle permet de tester quels espaces les murs du bâtiment existant peuvent accueillir et de valider l'élaboration du programme par le dessin. Des désaccords sur des éléments qui nous semblent fondamentaux pour le projet voient le jour : sur la création d'un patio pour amener de la lumière dans tout le bâtiment, sur l'implantation d'un belvédère, objet social qui signe l'identité du lieu.

Un chiffrage doit être réalisé pour montrer la faisabilité du programme, convaincre les élus que le projet est viable et surtout valider un budget. Là, c'est le choc des cultures.

Nous réalisons avec Loic Julienne un chiffrage à partir de cette esquisse. Le budget initialement prévu par la ville il y a dix ans pour l'équipement s'avère serré pour le nouveau programme qui se dessine. Cependant, nous proposons que ce projet soit une démonstration et que l'on rentre dans cette enveloppe initiale. Nous demandons peu d'argent, mais de la liberté pour faire et pour expérimenter.

Le chiffrage fait par les services de la ville est à plus du double. Le détail fait par leur économiste tient en 80 pages où figurent jusqu'au distributeur de papier toilette. Nous passons des heures à éplucher leur descriptif pour voir tout ce qui nous semble superflu, moduler les réfections, identifier les choses qui peuvent être réemployées. Nous étiquetons aussi certains postes avec la possibilité de faire autrement en économisant et en ajoutant de la qualité humaine dans l'acte de construire : chantier d'insertion, chantier-école, acte constructif collectif...

Le chiffrage cristallise le malaise avec l'architecte et son service et nous présentons deux versions distinctes aux élus. Nous avons de réels doutes sur la possibilité de mener à bien le projet en coopération avec ce service. Nos élus de références ne répondent pas à nos mails. Nous envisageons de nous désengager du projet. En désespoir de cause, nous allons à la rencontre de la première adjointe en charge des finances. Ce rendez-vous fait réagir en mairie et le service du Patrimoine Bâti est obligé de se positionner.

Finalement, ce sont eux-mêmes qui finiront par se désolidariser du projet, reconnaissant leur impossibilité à participer à une telle démarche en nous laissant le soin de trouver comment rebondir pour mener à bien ce projet.

Nous commençons notre troisième année sur le terrain dans une profonde incertitude. Le comité de pilotage, rendez-vous annuel de restitution avec les élus, prévu au mois de décembre a été reporté à une date ultérieure.

Une nouvelle stratégie s'impose à nous pour réaliser le projet selon nos convic-

tions : que la ville lance un appel d'offres et que nous y répondions. Nous accompagnons la ville dans l'élaboration de la commande : tous les documents que nous avons produits apparaîtront dans l'offre et en plus, des compétences traditionnellement attendues, la note méthodologique devra intégrer une participation des habitants dans les différentes phases de la maîtrise d'œuvre, ainsi que des chantiers d'insertion et une réflexion sur le réemploi des matériaux.

Patrick Bouchain et Loïc Julienne, puisqu'à l'origine de l'UFO, ne peuvent pas candidater avec leur agence. Nous choisissons donc de nous lancer, en association avec un architecte local, Julien que nous connaissons bien et qui a envie de s'essayer à une démarche participative. Nous répondons à l'appel d'offres, tout comme 7 autres équipes.

Notre proposition met l'accent sur notre connaissance du terrain, des propositions de co-construction avec les habitants, un chantier ouvert au public, une attention au réemploi. Confiantes, nous avons en tête les maquettes et esquisses déjà réalisées et discutées ainsi que le réseau de partenaires et habitants que nous pourrions solliciter. La réponse de l'appel d'offres tarde à arriver. Nous venons aux nouvelles auprès des élus, en vain, et partons en vacances avec un mauvais pressentiment.

À la rentrée, Julien Lesage reçoit en recommandé la notification du résultat de l'appel d'offres. Nous ne sommes pas retenus. La lettre est signée d'une élue que nous ne connaissons pas. Personne à la ville n'a pris le soin de nous prévenir. L'équipe choisie est celle qui proposait les honoraires les plus bas et n'a aucune référence de projets en co-construction. Nous percevons ce choix comme une rupture supplémentaire dans l'histoire du quartier.

Un mois plus tard, nous recevons un appel un vendredi soir du cabinet du maire pour nous convier au Bureau municipal du lundi suivant. Patrick et Loïc ont réussi à se rendre disponibles. Les élus présents semblent ne pas comprendre l'enjeu que représentent ces trois ans passés et combien un objet construit aurait permis de mettre en action l'écosystème que nous avons œuvré à créer. Personne ne nous donne la parole.

À notre retour à la Gauthière, la déception est partagée avec les partenaires, les techniciens, et les habitants. Certains veulent lancer une pétition.

Un nouveau départ

Après trois années à la Gauthière, la permanence de l'Université Foraine touche à sa fin.

Certes, nous avons imaginé une transition plus constructive, mais ce qui a été mis en place continue. Les travaux de réhabilitation du pôle famille commenceront l'année prochaine, l'aménagement paysager de l'îlot va se poursuivre, le verger a besoin d'être entretenu, les jardiniers ont leurs clefs, les outils restent à la bricothière, etc.

Nous essayons de trouver des relais pour les actions que nous avons initiées, auprès des habitants, des associations et de la ville. Notamment pour le pôle famille dont la directrice a été recrutée et à qui nous transmettons notre travail et notre réseau de partenaires.

Notre présence aura contribué à bâtir de la vie sur le vide qu'était l'îlot, en nous situant comme architectes du lien et des rapports humains.

Le soir de notre Fête de « nouveau départ », de nombreux habitants et personnes rencontrées pendant ces trois années sont regroupés sur l'îlot devant l'atelier à la nuit tombée.

Sous la lumière des guirlandes guinguettes, c'est comme une grande réunion de famille de toutes origines et de tous âges. On se remémore avec émotion nos premiers pas dans le quartier, les premiers sourires et mots échangés avec chacun d'entre eux. Une belle tente abrite un groupe de musiciens qui jouent des airs chaleureux. Hatice, Laure et Fatiha ont une fois de plus préparé un festin, Adem s'occupe du barbecue.

Des photos et des vidéos retracent la multitude des moments partagés et des projets réalisés. Des mots, ceux des habitants recueillis par Marie écrivain et poète, sont affichés au mur. Ils témoignent de l'incidence de l'université foraine dans leur quotidien. Malgré la tristesse perceptible, il en ressort une envie de poursuivre et de faire perdurer les valeurs que nous avons défendues ensemble. Nous savons, en partant, que nous ne laissons pas que des arbres à la Gauthière.

Cahier Photos



Les 3 tours à leur construction dans les années 1960.

Crédit : inconnu



L'îlot central après la destruction.

Un grand vide non programmé à ouvrir aux possibles.

Crédit : Notre Atelier Commun



Logement social avec vue.

Vue depuis l'appartement du 5 rue des jardiniers sur l'îlot central et le Puy de Dôme.

Crédit : Notre Atelier Commun



Goûter le quartier.

Journée sur l'imaginaire et confection d'une maquette comestible.

Crédit : Notre Atelier Commun



Les Universités Foraines.

Temps de rencontre et de débat sur l'espace public. Ce jour-là, on parle de jardin, de patrimoine végétal et d'alimentation.

Crédit : Notre Atelier Commun



Créer un milieu récréatif.

Accepter les appropriations et le détournement. Le jardin sur bottes de paille devenu tremplin pour saltos.

Crédit : Jean-Claude Labourier



Préfigurer.

Atelier parents/enfants, animé par les étudiantes éducatrices de jeunes enfants de l'ITSRA.

Crédit : Jean-Claude Labourier





Make Soup Not War.

L'action sur le terrain et ses frictions pendant l'installation de la cantine éphémère de Yes We Camp.

Crédit : Jean-Claude Labourier

Cuisiner.

Concours de soupe dans la cuisine éphémère de Yes We Camp.

Crédit : Yes We Camp



Conférence dessinée.

Dialogue entre l'architecte Luca Merlini et les enfants du quartier par dessins interposés.

Crédit : Jean-Claude Labourier



L'UFO laboratoire.

La permanence comme lieu de formation.

Échange entre Lucien Kroll et les étudiants de l'ENSACF (École Nationale Supérieure d'Architecture de Clermont-Ferrand).

Crédit : Jean-Claude Labourier



Bricolage & plantations.

Chantier de préfiguration avec le collectif Pourquoi Pas ?!

Crédit : Jean-Claude Labourier



Planter des arbres.

Le verger, premier acte pérenne d'aménagement sur l'îlot.

Crédit : Jean-Claude Labourier



Chantier école.

Sur l'îlot avec les étudiants de BTS Aménagements paysagers du lycée de Marmilhat.
Crédit : Jean-Claude Labourier

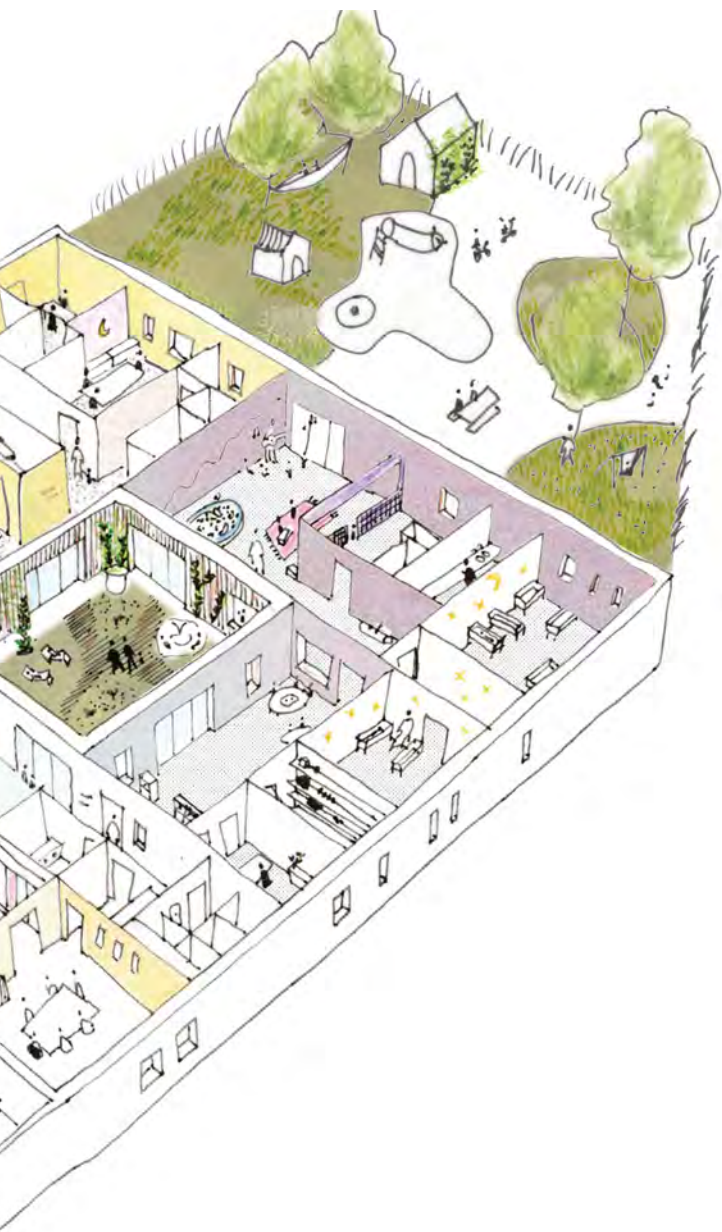


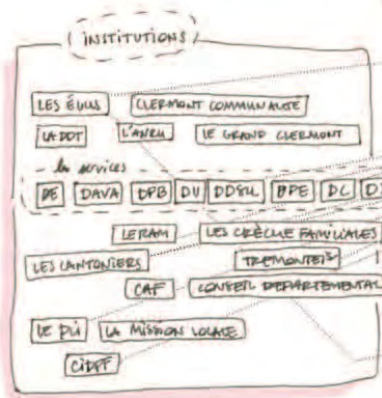
Prendre de la hauteur.

Un autre regard sur le quartier depuis les hauts de Chanturgue.
Ballades urbaines par Mathieu et Maxence, étudiants en STAPS.
Crédit : Notre Atelier Commun



Esquisse d'un lieu pour la petite enfance dans le bâtiment réhabilité.
Crédit : Notre Atelier Commun

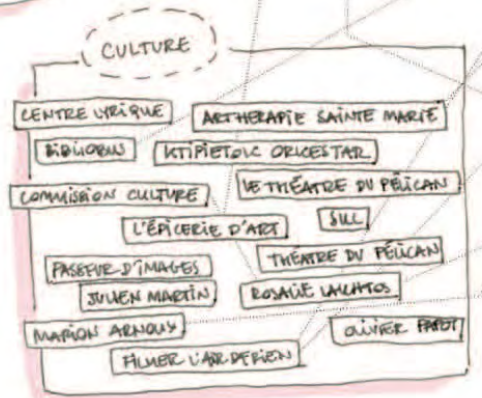




POLE PETITE ENFANCE

8 FEMMES

LES LIEUX POUR GRANDIR



LA GAUTHIÈRE

HATIF BUE EMIR

IBRAHIM FAYAL
ADEM - SALIM - DANIEL - JULIEN

de bricoleurs

de jardiniers

PATRICIA, ALI, FATIMA, NELSON, MUSTAFA

BRIAN & ANNE LAUCE, ZOUARIDA

IMANI, RATANA, AMBROINE, SAMIA,
BERNISA, SOULCANDA, AMINATA, PATOU
PATOUmata, N'NENE

ROVELINE

LAURENCE

ORIANE

ANIE-MARIE

de comics

COMITE DE QUARTIER

ACLM

ESPOIRS DE FEMME

CLC

AMITIEES FRANCO
TUNISIENNES

PARC ADIFA

L'OUVERTURE

LA DÉTACHEMENT
DE L'ÉCUSE

MR SOUSSI

PAYSAGE

ESPACE LUDIQUE

ALAXIE
FO

LA GAUTHIÈRE
DANS L'ESPACE

LA BONNE
FIGURE

SOIGNER
AUTREMENT

LUIGI KRULL
EN AUVERGNE

+ LOIN

DIDIER VERNAY CHU

CELIE CARON

ESPACES POSSIBLES

LUCA MERLINI

LUIGI KRULL

CONSTRUCTIONS

COLLECTIF POURQUOI PAS ET SI ?

L'ASSOCIATION - AMBERT

CAUSE

M. TOUENAIRE

GRUPPO DES ALTISS

MAISON DE L'ALCANTARA

LABORATOIRE

DASA

CONSERVATOIRE DES ESPACES NATURELS

LUIGI MERLINI SOURCE

CONCORDIA

En plein champ de la production urbaine

Deux architectes en plan-séquence

L'expérience menée à La Gauthière par Notre Atelier Commun dans le cadre de l'Université Foraine, orchestrée pendant trois ans à Clermont-Ferrand par Esther Guillemard et Suzie Passaquin, s'ancre dans un cadre plus large de pratiques qui développent un paradigme expérimental face à la production urbaine dominante. Si leur place est habituellement située en « marge », « hors champ », ou en « périphérie », elles ont pourtant pour caractéristique de prendre les sujets à bras-le-corps, en plein champ, vent de face, posant et exprimant les enjeux latents – et parfois brûlants – au cœur même du terrain questionné. Ses acteurs et ses actrices ont développé *in situ* l'art et la manière de faire et de poser les questions sur place, avec les matériaux trouvés ça et là, finement accommodés de risque, d'audace et de ténacité. Elles articulent savamment improvisations quotidiennes et stratégies à long terme, vie de quartier, réunions institutionnelles et travail en chambre.

Savoir lire le territoire

Les Universités Foraines créées à l'initiative de Patrick Bouchain depuis 2012 sont des expérimentations qui ont pour caractéristique de choisir un territoire disposé ou nécessitant un questionnement, de venir l'habiter pour y lire un ou des sujets singuliers, et d'y organiser une école foraine pour le traiter, mélangeant savoirs locaux et lointains, connaissances savantes et populaires, interrogations territoriales et enjeux plus globaux. La démonstration, telle qu'on peut la lire par exemple à l'Hôtel Pasteur à Rennes, dans l'ancienne faculté dentaire du centre-ville ayant fait l'objet d'une Université Foraine en 2013, consiste en mobiliser ainsi autour d'un sujet de société une « assemblée désireuse » hétéroclite et auto-formée, qui s'implique dans la conduite et la prise en charge d'un projet commun – que d'aucuns appellent projet urbain. Ainsi peuvent se lire les différents « temps forts » menés à la Gauthière, thématiques autour du prendre soin, du dessin ou encore de l'alimentation et de l'agri-

culture, sujets repérés par les acteurs du projet, prétexte à l'ouverture de débats et à la mobilisation d'acteurs pluriels, démontrant fort heureusement que c'est autour de sujets larges que le territoire peut continuer de se tisser.

Venir y habiter

Un des outils mis en place pour mener de tels projets est la « permanence architecturale » qui consiste à habiter le territoire ou terrain qui fait l'objet de l'étude. Le fait de vivre nuit et jour le territoire et de mener le projet en tant qu'habitantes, on le voit, permet d'accéder à la complexité des enjeux et des relations du territoire, terreau fertile et nécessaire à l'accomplissement d'un certain degré d'expérimentation sur place. Esther et Suzie, habitant un des logements donnant sur le terrain du sujet, ont pu toucher de près les problématiques et l'atmosphère générale du quartier, nuit, jour, vacances comprises, bien au-delà de ce que permet la traditionnelle « visite de chantier », courante en aménagement. Le hors champ de la production urbaine se situe peut-être là, le soir, le week-end, la nuit, dans les milles et uns « à-côtés » qu'on lit dans ce récit, qui paraissent loin d'un champ professionnel habituellement tracé, mais pourtant au cœur des problématiques sociétales que vit tout.e habitant.e de ce siècle.

Une des permanences architecturale les plus proches de cette expérience, et représentatives de la complexité à laquelle cet outil permet d'arriver, parmi celles conduites par Notre Atelier Commun est peut-être celle de Boulogne-sur-Mer en 2010, au cours de laquelle Sophie Ricard, architecte en charge du projet, a habité pendant trois ans l'une des soixante maisons qu'elle rénovait en logement social habité, dans une démarche d'auto-production accompagnée. Il s'agit là d'un ouvrage de « haute couture » conçue et réalisée sur-mesure. Les deux architectes de la Gauthière, devenant ici voisines, habitantes, parfois animatrices, vivant et travaillant ici, ont prouvé de par leurs aventures multiples, joyeuses et difficiles, que le tissu complexe qui fabrique l'urbain ne se résume pas à un dossier, un plan, et des horaires de bureau.

Ouvrir le projet

Ce que permet la permanence, au-delà de l'expérience parfois extrême et de l'intensité qu'elle requiert pour ses actrices, est une grande liberté d'improviser, c'est-à-dire de réajuster sans cesse le projet, le sujet – l'ouvrage. Programmer en habitant est l'un des principes qu'on retiendra de ce récit dense d'une expérience complexe,

où l'on perçoit la question mainte fois remise sur le tapis, la tentative, l'essai qui n'est jamais une erreur, le retour de l'expérience, et l'expérience encore et encore menée. Là aussi, cette « programmation habitée » menée à la Gauthière n'est pas un ovni solitaire mais fait partie d'une nébuleuse d'autres initiatives en ce sens – on pense à l'Université Foraine de Bataville, au PEROU au Tri Postal d'Avignon, à l'association ICI ! à L'Île Saint-Denis, au Collectif 2-4 à Pré-en-Pail, à Carton Plein à Saint-Étienne¹, à La Preuve par 7², au Permis de Faire et à milles autres expérimentations de Lieux Infinis³ - qui toujours savent d'où elles partent, mais jamais où elles arriveront. Une des caractéristiques des programmations habitées est en effet de faire du fait d'habiter le levier principal du projet : habiter pour comprendre, lire, avancer, proposer, réajuster, refaire et réfléchir. Habiter pour garantir la justesse et la pertinence d'un projet non planifié, la liberté d'essayer, de dépasser l'état des lieux, en tout état de cause.

Expérience et éducation

Si l'arrêt quelque peu abrupt, ainsi que certains non aboutissements de l'aventure de la Gauthière qu'on peut lire entre les lignes de ce récit peuvent décevoir, on peut aussi en tirer beaucoup de leçons. Au-delà d'une seule joyeuse et dynamique parenthèse qu'on pourrait lui attribuer, il semble que ce qu'il s'est joué à Clermont-Ferrand aura à différents niveaux des impacts non éphémères sur le territoire et sur le trajet de ses acteurs. En premier lieu, il y a deux femmes fraîchement diplômées en architecture, qui se lancent à corps perdu, sans froid aux yeux, dans une expérience de terrain, incertaine et stimulante, immersive au possible : habiter, travailler, programmer, animer, prévoir, expérimenter, improviser... Elles traverseront un nuancier tout aussi riche d'émotions : excitation, surprise, engouement, déceptions, peurs, doutes, colère, nostalgie... Ces conditions fluctuantes sont justement le fait de l'expérience, telle que la définit le philosophe John Dewey, ici traduit par Joëlle Zask : « Une expérience ne peut en effet advenir que si l'individu qui en est le sujet est disposé à modifier son attitude initiale et à adopter [...] au moins à titre expérimental, une attitude susceptible d'être adaptée à la situation issue de l'irruption d'un nouvel élément.⁴ » À lire un tel récit, truffé d'imprévus, de luttes et d'espoirs quotidiens, de hauts et de bas tout aussi fréquents, de doutes et de réussites, de mille sensations vibrantes et latentes, on perçoit l'immense *déplacement* qu'une telle expérience ne peut qu'apporter, et on imagine avec espoir ce qu'elle peut enseigner dans un parcours d'apprentissage. « Diplômés du réel », Esther et

Suzie nous font songer, dans le verbe de Dewey, que l'expérience est l'éducation. Ce livre précieux et utile aura la richesse d'en témoigner, espérons-le, auprès de mille autres « éternels étudiants ».

Confiance et défiance

En second lieu, il y a les milliers d'autres, touchés de près ou de loin par ces 156 semaines d'occupation vivante du site. Habitants, élus, services, passants, visiteurs, cousins, badauds, chargés de mission, stagiaires, journalistes, jardiniers, écrivains, artisans, étudiants, cuisiniers, enseignants, curieux de passage ou résidents : qu'en reste-t-il chez chacun et chacune ? Du vague souvenir à l'incompréhension, de la joie à la déception, de la transformation à l'enseignement, du poirier à la confiture saisonnière : les échos sont certainement multiples et – on l'espère – gages de forces à venir. De ce point de vue, il faut à tout prix revoir la partition traditionnelle entre le dit « éphémère » et le dit « pérenne » dans le champ urbain. Les temporalités d'un projet de quartier prévu et élaboré en chambre par les faiseurs de villes, et celles de ce même projet vécu quotidiennement par ses habitants sont en effet incomparables. En d'autres termes, pour ces milliers-là, ce qui s'est passé à La Gauthière pendant trois années pleines et denses n'est en aucun cas une parenthèse. C'est une somme d'actes, empreints de sens, réfléchis, réalisés et renouvelés, aux conséquences diverses parmi lesquelles l'indispensable transformation continue de la ville.

A la lecture de ce récit enfin, on est frappé par la distance dans laquelle semblent évoluer les élus vis-à-vis des projets et de la vie du quartier dont ils ont pourtant la charge. À suivre les tâtonnements en actes, les mille et unes stratégies de cet éphémère atelier public d'urbanisme pour tenter de réduire cette distance, et ne serait-ce que « faire venir les élus » sur place, on est surpris de constater l'écart vertigineux entre ce qui est censé être et ce qui est. Ce constat témoigne peut-être d'une incompréhension profonde, de la frontière fine et fragile qui se révèle entre confiance et défiance, entre courage et peur, entre ambition et danger, entre révolte et résignation. Elle invite, aujourd'hui plus que jamais, à observer et lire celles et ceux qui se risquent, dans un hors-champ peuplé avant tout de bon sens, à prendre de plein pied leurs fonctions, contre vents contraires et marées basses, pour continuer de trouver ce qui dans le dit « délaissé » n'est qu'une carrière de possibles ignorés.

Édith Hallauer

Tulle, 11 mars 2019

1 Tous ces projets, pour la plupart issus des Universités Foraines, sont réunis au sein du laboratoire de programmation habitée Barbara : <http://laboratoirebarbara.fr/>

2 Programme expérimental d'urbanisme et d'architecture conduit depuis 2018 par Notre Atelier Commun.

3 Du nom de la proposition de commissariat de l'agence Encore Heureux pour le pavillon français de la Biennale Internationale d'Architecture de Venise en 2018.

4 Joëlle Zask, *Participer : essai sur les formes démocratiques de la participation*, Latresne : Le Bord de l'eau, 2011, p.51.

Agrégée d'arts appliqués, ancienne élève du département Design de l'ENS de Cachan, après un séjour en histoire de l'art et un master en Design et environnements à la Sorbonne, Édith Hallauer se plonge dans les livres. Avec Patrick Bouchain, elle publie chez Actes Sud plusieurs ouvrages, dont *Histoire du Palais-Royal*, *Daniel Buren*, *Les Deux Plateaux*, *Construire en habitant*, *Histoire de construire*, *Simone et Lucien Kroll, une architecture habitée*. En 2017, elle soutient une thèse en urbanisme intitulée "Du vernaculaire à la déprise d'œuvre", sous la direction de Thierry Paquot. Elle a cofondé et anime la revue *Strabac.fr* depuis 2011, et depuis 2015 la cabane d'édition Hyperville. Elle est coordinatrice des mémoires de diplômés à l'ENSCI - Les Ateliers.

Remerciements



Tout d'abord, merci aux habitants pour leur accueil, pour nous avoir révélé ce lieu et ses richesses. Nous avons découvert à la Gauthière un quartier agréable, où il fait bon vivre. Vous nous avez permis de mieux voir le monde qui nous entoure.

Merci aux techniciens qui ont osé s'essayer à d'autres manières de faire.

Merci pour votre soutien et votre collaboration.

Merci aux partenaires pour vos différents investissements, et les valeurs que vous avez défendues à nos côtés.

Merci à tous les stagiaires qui nous ont accompagnés, vous avez apporté à chaque fois un nouveau souffle et un nouveau regard sur le projet.

Merci aux élus d'avoir permis à la Gauthière d'être un laboratoire d'expérimentation pour essayer de construire la ville avec plus de sens, avec ceux qui l'habitent. Nous avons été invitées à présenter ce projet et les quatre coins de la France ont entendu parler de la Gauthière.

Merci enfin à Patrick Bouchain et Loïc Julienne pour nous avoir offert cet espace de liberté.



Suzie Passaquin

Architecte HMONP, elle place l'humain au coeur de son métier. En résidence, durant trois ans, dans un atelier d'architecture et d'urbanisme à Clermont-ferrand, aux côtés de Patrick Bouchain et Loïc Julienne, elle a développé des outils de dialogues et de médiations permettant de faire se réunir le citoyen et le politique. Aujourd'hui, installée à Toulouse et toujours animée par des préoccupations sur la dimension sociale, culturelle et environnementale de l'acte de construire, elle agit au sein du collectif La Capitainerie sur des lieux remarquables du territoire, mais aussi sur les lieux plus ordinaires. Elle s'applique à apporter des réponses les plus adaptées aux commandes publiques et à trouver d'heureuses combinaisons d'intégration de l'usager dans la réalisation d'un projet.

Esther Guillemard

Architecte HMONP, elle est diplômée de l'École d'Architecture de Grenoble. Elle débute sa carrière entre projets de scénographie, d'architecture temporaire et des études urbaines, avec des réflexions transversales entre grande échelle et attention au détail. S'ensuit une mission au long cours pour l'agence Construire de Patrick Bouchain, où elle anime pendant trois ans une permanence architecturale afin d'imaginer et de préfigurer avec les habitants, institutions, et partenaires l'avenir d'un quartier en rénovation urbaine. Cette expérience formatrice aiguise sa perception des enjeux urbains actuels et conforte son intérêt pour une fabrique collective du projet et de la ville. Elle a récemment rejoint l'agence BASE paysagistes et s'investit aujourd'hui sur des études urbaines et de programmation où elle apporte ses compétences sur la dimension participative.



LA CHARME

Que faire d'un vide laissé par la démolition de tours de logements sociaux et d'un centre commercial après les interventions de l'ANRU ?

A cette question posée par la ville de Clermont-Ferrand, Patrick Bouchain et Loïc Julienne proposent une autre manière de travailler sur l'espace urbain en installant une Université Foraine : une permanence de deux architectes qui vivent et travaillent sur place et invitent l'ensemble de la population (habitants, services municipaux, élus, associations, étudiants, etc.) à construire des réponses.

Ce récit d'expérience écrit à quatre mains par ces deux architectes, avec la complicité de Mireille Gansel, revient sur le quotidien, les expériences et questionnements, moments de grâce et de doutes liés à cette pratique singulière d'architecte.

Installé pendant 3 ans à la Gauthière, quartier populaire de Clermont-Ferrand, ce laboratoire d'urbanisme participatif a décliné ses actions au gré d'envies habitantes, de rencontres et d'analyses du territoire. Il a contribué à la définition et à la réalisation d'aménagements paysagers, à l'élaboration d'un programme architectural et à la création de nouveaux liens sociaux.

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre du programme « Le hors champ de la production architecturale et urbaine » mené par le Plan Urbanisme Construction Architecture.



Organisme national de recherche et d'expérimentation sur l'urbanisme, la construction et l'architecture, le Plan Urbanisme Construction Architecture, PUCA, développe à la fois des programmes de recherche incitative, et des actions d'expérimentations. Il apporte son soutien à l'innovation et à la valorisation scientifique et technique dans les domaines de l'aménagement des territoires, de l'habitat, de la construction et de la conception architecturale et urbaine.